

RÉMY DE BORES

LES 3 COUPS

SAISON I

TEXTES + CD AUDIO



une coproduction



LES TROIS COUPS

NÉREÏAH Éditions
...et la machine à écrire
devient machine à rêver...



DU MÊME AUTEUR

PLAISIRS DE DAMES (NÉREÏAH — 2013)
MEURTRE AU HOHNECK (NÉREÏAH — 2012)
PARANOSCOPIE (REBELYNE — 2011)
2047 LES LARMES DES ANGES (REBELYNE — 2010)
MEURTRE À HAROUÉ (REBELYNE — 2009)
NÉREÏAH (REBELYNE — 2008)
RENCONTRES DU 27^E TYPE (REBELYNE — 2006 - ÉPUISÉ)

AVEC ELVIRE DE BORES

AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE ET DU MAUVAIS ESPRIT (REBELYNE — 2010)

RÉMY DE BORES

LES TROIS COUPS

SAISON I

THÉÂTRE RADIOPHONIQUE

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du code pénal.

© 2013 – NÉREÏAH Éditions
Illustrations — RdB-com
ISBN 978-2-9540030-7-8

*À Yves mon mentor es radio,
qui m'a précipité dans cette aventure*

*à Luca Chindamo le magicien du son,
qui a transformé mes textes en spectacle audio*

*et à mes auditeurs fidèles,
que je veux imaginer nombreux et enthousiastes*

*À ma petite femme,
et à mes bébés
avec tout mon amour*

*La vie est une comédie,
dont nous sommes les acteurs,
à laquelle nous donnons l'ampleur d'une tragédie,
car le monde est un théâtre
où chacun prend un billet
pour y contempler le seul spectacle qui vaille :
l'épanouissement de son propre nombril*

Drym d'Orbée

LES COUSINS

SEPTEMBRE 2012

Bonjour, c'est Rémy de Bores, au micro de RCN, 90.7, le son de la différence !

Soyez les bienvenus dans cette toute nouvelle émission qui veut remettre au goût du jour les pièces radiophoniques. Ces petites parcelles de nostalgie qui ont bercé l'enfance des baby-boomers, avant que la télévision n'entre dans tous les foyers. Quand la radio s'appelait TSF et qu'on écoutait religieusement « Les Maîtres du Mystère », « La famille Duraton » ou « Ça va bouillir », avec Zappy Max... qui est toujours vivant. Je l'ai aperçu dimanche dernier au Livre sur la Place.

Pour ce premier opus, j'ai mis à contribution un certain nombre d'animateurs de RCN, dont vous reconnaîtrez sûrement les voix. Ils sont tous là... Arielle, Christine, Yves, Charles... devant leur micro.

Maintenant que le décor est planté, il est temps de frapper les trois coups et de lever le rideau.

Aujourd'hui : Les cousins.

*C'est un café banal comme il en existe au moins un dans la plupart des 36 000 communes de l'Hexagone. Ils se nomment *Café de la gare, Café de la Poste, Bar du Centre, Café du Commerce, Bar des Amis* ou plus amicalement *Chez Dudule*.*

Celui-ci s'appelle *Le Saint-Joseph*, sans doute pas en l'honneur du saint patron des charpentiers et des cocus, mais plutôt parce qu'il est situé dans la rue éponyme. Sur l'avant, un comptoir surchargé de bonbons, de babioles et d'impôts à gratter s'ouvre sur le rayon des cigarettes. Contre la vitrine de droite, un présentoir supporte journaux, revues et autres périodiques. Sur le côté, un tourniquet offre un choix pléthorique de cartes postales en tous genres.

Ensuite, vient le bar de chêne ciré au court comptoir de zinc, poli par les manches des clients et les coups de chiffon humide du patron.

Derrière, se trouve la salle, sombre, intime, des petits boxes à 4 ou 6 places séparés par un dossier de bois ajouré, avec des sièges de moleskine noire, où les ressorts sont devenus plus nombreux que le rembourrage, de part et d'autre de solides plateaux de bois massif juchés sur des pieds métalliques.

Tout au fond, dans une travée permettant de distinguer l'entrée, un homme est assis devant un ballon de rouge à peine entamé, mais, sur la table en formica beige imitation marbre, deux cercles rosâtres trahissent la récidive. Il est petit, tassé, gras, la soixantaine cruelle et bedonnante, une calvitie monacale transpercée de quelques survivants et une couronne de cheveux brun-gris mal taillée. Son visage est glabre, sa peau d'une blancheur malade, un double menton en voie d'achèvement, un triple en devenir, la bouche molle, les yeux atones enfoncés au cœur de cernes épais. Il est vêtu d'un complet marron hors d'âge dont la veste gît, roulée en boule, à ses côtés, et d'une chemise à carreaux sans cravate.

L'allure générale rappelle un peu Bernard Blier, un Bernard Blier vieillissant qui aurait pris les allures de Michel Simon. Coïncidence : il s'appelle Bernard.

JEAN (claironnant)

— Mesdames, Messieurs, Mesdemoiselles... Je vous souhaite le bonjour !

Bernard relève le menton et se tourne vers le bar. Un début de sourire illumine son visage. Il lève la main pour attirer le regard du nouveau venu. L'arrivant porte beau. Silhouette déliée, complet veston de lin clair, visage altier, yeux clairs et pétillants, cheveux noirs fraîchement coupés et impeccablement coiffés avec juste ce qu'il faut de fils gris pour leur donner l'illusion de la vérité, fine moustache surlignant son sourire aux dents trop parfaitement alignées, la brûlante soixantaine, la voix haute et profonde faite pour déclamer des tirades tragiques ou des odes enflammées. Un vibrant double de Jean Rochefort. Et... devinez quoi ? Il s'appelle Jean.

BERNARD (chuchotant)

— Par ici, Jeannot !

Jean franchit les quelques mètres qui le séparent de la table et se glisse élégamment sur la banquette en face de Bernard. Il grimace un peu.

JEAN (très haut)

— C'est rembourré avec des noyaux de pêche ! Comment vas-tu, cher cousin ?

BERNARD (affairé)

— Tu as trouvé facilement ? Qu'est-ce que tu bois ? Arlette !

La serveuse approche, son plateau pendant au bout de son bras maigre. C'est une fille toute en longueur. Son chemisier est boutonné jusqu'en haut sur des rondeurs à peine esquissées. Sa taille fine surmonte des hanches d'adolescente mal nourrie. Le tout est porté par un bon mètre de longues jambes fuselées de top-model. Sa robe est si courte qu'on pourrait imaginer qu'elle est nue derrière son petit tablier de dentelle. Elle s'appelle vraiment Arlette et on se plaît à l'imaginer en robe écossaise et bas couture noirs, le bibi perché sur l'oreille, à mi-chemin de l'écluse sur le canal de l'Ourcq souhaitant « Bonne pêche et bonne atmosphère » à son homme en retournant vers l'Hôtel du Nord.

ARLETTE (professionnelle)

— Qu'est-ce que ce sera ?

Les hommes gardent les yeux à hauteur de la table, ce qui agace la jeune fille.

ARLETTE (avec l'accent faubourien)

— Dites donc ! Vous avez jamais vu des gambettes ? Elles sont culs-de-jatte, vos bonnes femmes ?

BERNARD (à mi-voix)

— Un petit Juliéna, comme d'habitude !

JEAN (solennel et avec l'accent)

— *A Nine Eleven!*

ARLETTE (agacée)

— C'est quoi ça ? Vous pouvez pas demander un truc normal ?

JEAN (grandiloquent)

— Pour votre culture, Jeune Fille, sachez qu'un Manhattan c'est UN tiers de Martini et DEUX tiers de whisky avec un trait d'Angustura. Le Nine Eleven, c'est un Manhattan bouleversé, c'est-à-dire DEUX tiers de Martini et UN tiers de whisky, avec DEUX traits d'Angustura... pour les deux tours.

ARLETTE (inquiète)

— D'Angou quoi ?

JEAN (conciliant)

— Laissez ! Vous mettrez du jus de citron, ça fera l'affaire.

ARLETTE (conciliante)

— Bien, Monseigneur !

La serveuse s'éloigne. Les hommes peuvent détailler le côté pile de leur fantasme et admirer le discret balancement des rondeurs enfantines.

JEAN (suffisamment fort)

— Dans un grand verre !

La fille agite sa main libre sans se retourner.

BERNARD (plusieurs tons en dessous)

— Jeannot ! Je suis dans la merde !

JEAN (toujours haut)

— Premièrement : ne m'appelle pas Jeannot. J'ai plus dix ans !

Deuxièmement : tu es toujours dans la merde. Depuis ton berceau, tu t'y trouves et tu y mourras ! C'est sûr !

BERNARD (conciliant)

— T'exagères !

JEAN (excédé)

— J'exagère ! Qui a plumé le cul des poules et coupé les oreilles des lapins chez Grand-mère Antonine ?

BERNARD (bafouillant)

— Une oreille, seulement ! Et c'était un accident ! Et j'avais cinq ans !

JEAN

— Qui a saccagé l'église avec les réserves de confiture et de sauce tomate de la tante Jeanne ?

BERNARD (larmoyant)

— J'avais six ans !

JEAN

— Non ! Douze ! C'était le jour de ta communion !

BERNARD

— Ah oui ! C'est vrai !

JEAN

— Qui a volé la Jeep du Capitaine et l'a envoyée dans l'étang de la Daule ?

BERNARD (protestant)

— Là, j'étais pas tout seul !

JEAN

— Ouais ! Mais c'est toi qui l'as démarrée et qui conduisais ! Et qui a engrossé les jumelles de la crémillère ?

BERNARD (outragé)

— Ben là non plus, j'étais pas tout seul !

JEAN

— C'est vrai ! Vous étiez trois ! Mais il y en avait deux qui étaient gravement mineures !

Arlette revient vers eux portant bien haut son plateau. Ils se taisent pour admirer une nouvelle fois sa silhouette de gamine montée en graine. Elle pose les consommations sur la table et attribue d'office le ticket à Bernard.

ARLETTE (douceuse)

— Y avait plus de citron ! Alors, j'ai mis du sirop. Et pour les glaçons... je savais pas, alors, je les ai mis à part.

JEAN

— Merci Mademoiselle ! Je vais savourer votre version très personnelle du Nine Eleven. Qui sait ! Ce sera peut-être un succès.

La serveuse sourit et retourne vers le bar sous les yeux avides des deux cousins.

JEAN

— Bon ! C'est quoi, ta dernière bêtise ?

BERNARD (dans un souffle)

— J'ai des angoisses !

JEAN (rieur)

— Tout le monde a des angoisses ! D'où vient-on ? Où va-t-on ? Que fait Dieu ?

BERNARD (agacé)

— Te moque pas ! Je suis vraiment dans la merde !

Jean avale une minuscule gorgée, claque la langue, avale un peu plus et repose son verre.

JEAN (admiratif)

— Finalement, elle a un don, cette gamine !

Bernard finit son verre avec une certaine gloutonnerie.

JEAN (posé)

— Alors ! Raconte !

Bernard croise ses mains sur la table, les décroise, les fourre dans ses poches pour se décider enfin à les poser, bien à plat, de part et d'autre de son verre vide.

BERNARD (secret)

— J'ai une amie...

JEAN (interrogatif)

— Jeune ?

BERNARD (ennuyé)

— Elle est encore en étude...

JEAN (admiratif)

— Ben mon cochon !

BERNARD (sur la défensive)

— C'est pas ce que tu crois ! Je l'aide parce qu'elle est provisoirement dans une mauvaise passe...

JEAN (rigolard)

— Forcément... une frêle jeune fille en détresse... t'as pas pu résister !

BERNARD (coléreux)

— Vraiment ! Tu me prends pour qui ? C'est pas du tout son genre ! Ni le mien !

JEAN (au bord des larmes)

— Tu es pathétique ! Si tu payes sans ramasser la monnaie, tu es vraiment...

BERNARD

— Franchement, Jeannot ! Tu m'as vu ! Tu m'imagines avec une jeunette ?

JEAN (plus sérieux)

— Ouais ! T'as raison ! Bref, tu l'aides en attendant qu'elle trouve un copain riche.

BERNARD (dépité)

— T'es méchant, Cousin ! T'as pas changé depuis Saint-Ferré ! Toujours à te moquer, à te croire plus fort, à donner des leçons, à montrer ta force, à prouver ton intelligence, à faire étalage de ta culture...

JEAN (conciliant)

— Calme-toi, Cousin ! Ce que j'en disais...

BERNARD (crispé)

— Tu sais, Jeannot ! Finalement, j'ai jamais pu t'encadrer ! Tu as pourri ma vie ! À chaque fois que j'ai voulu faire quelque chose, je me suis toujours dit que ce ne serait pas assez bien... Pas à la hauteur du cousin Jeannot... Alors, à chaque fois, j'ai reculé !

Bernard renifle et vide la dernière goutte qui traîne au fond de son verre.

BERNARD (essoufflé)

— Tu as vu ce que je suis devenu ? Une loque ! Une pauvre loque ! Et là encore, tu veux gâcher ma belle histoire avec Élodie...

JEAN (douceux)

— Elle s'appelle Élodie ? C'est joli, comme nom... Ça fait virginal... Allez ! J'arrête de te charrier... Raconte-moi l'histoire.

Bernard essuie son visage avec un grand mouchoir blanc strié de fines rayures mauves. Il brandit son verre en direction du bar.

BERNARD

— Arlette ! La même chose... dans un grand verre !

Le silence se fait en attendant la livraison. La jeune fille dépose un verre à eau rempli à ras bord d'un vin épais et gratifie Jean de son plus beau sourire.

JEAN

— Bravo, Mademoiselle ! Ce... truc... est délicieux ! Surprenant, mais délicieux !

ARLETTE (minaudante)

— J'ai fait de mon mieux, Monsieur. Vous savez, ici, on n'est pas habitué à recevoir des gens de la haute.

JEAN (Mezzo voce)

— Vous êtes absolument charmante, Mademoiselle ! Si charmante et si rafraîchissante !

La jeune fille retourne derrière son bar en rétrécissant ses pas et en exagérant son déhanchement. Ces messieurs apprécient.

JEAN (sérieux)

— Bon ! Finissons-en. Je ne suis pas venu dans cet estaminet de...

Il regarde autour de lui : les céramiques du sol ébréchées, les plafonds jaunis par des légions de fumeurs, les tentures murales tachées, les banquettes affaissées.

JEAN

— ... dans ce bouiboui de troisième zone, juste pour admirer une paire de cuisses...

BERNARD

— Je suis dans la merde...

JEAN (agacé)

— Tu l'as déjà dit !

BERNARD

— Bon voilà ! J'ai trouvé un petit studio pour Élodie. Pas très loin d'ici, dans un vieil immeuble, au quatrième étage. Rien de très fabuleux... Douze mètres carrés, bien aménagé, bien éclairé avec une douche et une kitchenette...

JEAN (toujours agacé)

— Abrège ! Je ne veux pas le louer, ton pied-à-terre...

BERNARD (calme)

— J’y viens ! C’est juste pour te décrire l’atmosphère, le contexte... Bref ! Ma mignonne, elle a fait son petit nid douillet avec ses petites affaires, son petit bureau, son petit ordinateur, ses petites peluches...

JEAN (furieux)

— Je te préviens : si tu ne me sers pas du concret dans deux minutes, je m’en vais !

BERNARD (serein)

— J’y viens ! Donc, je passe une ou deux fois par semaine chez Élodie pour voir si tout va bien, si elle n’a besoin de rien...

JEAN (sur le même ton)

— Si elle n’est pas trop fatiguée, si elle n’a pas un mec...

BERNARD (souriant)

— Là, c’est toi qui m’interromps !

Bernard boit une longue gorgée de vin et s’essuie les lèvres d’un revers de manche.

Jean savoure un peu de son cocktail avec onction.

BERNARD (rêveur)

— Hier soir, je suis passé. J’ai sonné... personne ! Alors, j’ai ouvert...

JEAN (curieux)

— Tu as une clef ?

BERNARD (étonné)

— Ben oui ! Je paye le loyer !

JEAN (amusé)

— Et tu entres comme ça... dans le nid douillet d'une jeune fille... au milieu de ses petites affaires... pour caresser ses petites peluches... pour fouiller dans son petit ordinateur sur son petit bureau... pour consulter ses petits mails...

BERNARD (dépité)

— Tu vois ! Tu recommences ! À vouloir tout salir ! Jamais je n'oserais fouiller dans le sac d'une dame ou dans son ordinateur. C'est bien des idées de flic, ça !

JEAN (sinistre)

— Je suis sûr que ça va bien t'arranger que j'aie été flic, dans quelques instants...

BERNARD (discret)

— C'est bien possible ! Donc, je suis entré. C'est pas grand un studio, t'en as vite fait le tour. L'eau coulait dans le cabinet de toilette, alors j'ai crié « Élodie, je suis là ! », histoire qu'elle ne sorte pas toute nue...

JEAN (amusé)

— Ben voyons !

Bernard hausse les épaules et fait un sort à son verre.

BERNARD (plongé dans ses pensées)

— Je me suis assis au bord du lit. La petite télé était allumée sur une chaîne documentaire. Des lionnes guettaient un troupeau de zèbres... À la fin, le stratagème a raté et les lionnes sont rentrées bredouilles. Mais ça a duré un sacré bout de temps. L'eau coulait toujours. J'ai trouvé que c'était un peu long.

JEAN (rigolard)

— Pourquoi ? Tu payes aussi la flotte ?

BERNARD (toujours absorbé)

— Au bout d'un moment, je suis retourné toquer à la porte pour l'appeler. Pas de réponse ! J'ai frappé un peu plus fort ! Rien ! Alors, j'ai entrouvert la porte et...

JEAN (très sérieux)

— Et c'est là que tu es content d'avoir un cousin ancien commissaire... même si tu n'as jamais pu l'encadrer...

BERNARD (toujours en transe)

— Elle était affalée dans la douche, la tête dans la vasque. Elle n'était

même pas déshabillée... Il y avait du sang partout... Sur les carrelages, sur elle, sur sa robe, dans ses cheveux... Jeannot ? Tu crois que je suis dans la merde ?

Jean avale la moitié de son verre et le repose, délicatement.

JEAN

— Ça, Cousin, tu peux le dire ! Une merde bien noire et bien odorante ! Tu as touché au corps ?

BERNARD (affolé)

— Je ne sais plus ! Peut-être ! Peut-être que j'ai voulu voir si elle respirait encore... Peut-être que j'ai voulu lui faire du bouche-à-bouche... de la respiration artificielle... Peut-être que je n'ai rien fait du tout... Je ne sais plus... Je ne sais plus...

Un long silence s'éternise, perturbé par le ronronnement des ventilateurs en faux bois, made in China, brassant inutilement un air lourd et poisseux.

JEAN (professionnel)

— Qu'est-ce que tu as fait ensuite ? Tu as refermé la porte ? Tu as rencontré des gens ? Tu étais venu en voiture ? Où était ta voiture ? Tu es connu dans le quartier ? Il y a une concierge ? Est-ce qu'il y avait des traces suspectes dans le studio ? Est-ce que tu as appelé Police-Secours ?

BERNARD (torturé)

— J'en sais rien ! Je ne sais plus !

JEAN (professionnel)

— Tu es connu des autres locataires ?

BERNARD (vaincu)

— Pas de tous ! Mais la vieille d'en face, elle guette ! Chaque fois que j'arrive, elle entrouvre sa porte.

JEAN (professionnel)

— Donc, hier soir, elle t'a vu entrer... et ressortir... avec des taches de sang...

BERNARD (affolé)

— J'en sais rien ! Oui, sûrement !

JEAN (professionnel)

— Tu portais ce costume ?

BERNARD (atone)

— Non ! Un autre... mon gris... Élodie, elle disait qu'il m'allait bien... alors forcément, quand j'allais la voir...

JEAN (excédé)

— T'es une vraie midinette ! Qu'est-ce que tu en as fait ? Tu l'as jeté ?

BERNARD (ailleurs)

— Non ! Élodie l'aimait bien ! Je l'ai planqué dans la cave... en attendant de le faire nettoyer.

JEAN (professionnel)

— Bon ! Le plus simple, c'est que tu ailles voir les flics et que tu leur racontes tout.

BERNARD (affolé)

— Mais ils vont jamais me croire !

JEAN (professionnel)

— C'est possible !

BERNARD (affolé)

— Mais je suis innocent !

JEAN (conciliant)

— Mais bien sûr ! Je le sais... Je le sais, tu le sais, nous le savons... Mais est-ce que tu penses pouvoir convaincre un jury de ton innocence... sans compter le juge d'instruction...

BERNARD (plein d'espoir)

— Mais ils vont retrouver le véritable assassin...

JEAN (pragmatique)

— Bof ! Tu sais... les flics... quand ils tiennent un bon coupable, ils n'en cherchent pas un autre.

BERNARD (éteint)

— Alors, je suis foutu ?

JEAN (grandiloquent)

— Non ! Pas forcément ! Tu pourras plaider la folie passagère... le crime passionnel... l'ingrate allait te quitter... elle te préférait un petit jeunot... alors forcément... tu as vu rouge... tu avais ton couteau qui ne quitte jamais ta poche...

BERNARD (outré)

— Mais j'ai pas de couteau !

JEAN (imaginatif)

— Bien sûr que tu n'as plus de couteau ! Mais tu en as eu un...

BERNARD (en larmes)

— Mais je n'ai jamais eu de couteau, je t'assure...

JEAN (professionnel)

— Mais si, souviens-toi... ton beau Laguiole à manche nacre...

BERNARD (stupéfait)

— C'est vrai... Mais je l'ai paumé il y a si longtemps... Je crois même me souvenir que tu me l'avais confisqué, un jour.

JEAN (professionnel)

— Ah ! M'en souviens plus !

BERNARD (reniflant)

— Je suis dans la merde !

JEAN (professionnel)

— Bon ! Je vais passer un coup de fil et essayer de t'arranger le coup. J'ai encore plein d'amis dans la police.

BERNARD (reconnaissant)

— Oh oui ! Merci Jeannot !

Jean s'éloigne à l'autre bout de la salle pour téléphoner. Bernard en profite pour héler la serveuse et lui réclamer un autre grand verre de rouge. Jean atteint la table en même temps que la jeune fille.

ARLETTE (fondante)

— Et pour vous, Monsieur ? La même chose ?

JEAN (séducteur)

— Non merci, gracieuse enfant ! J'ai besoin de garder toute ma lucidité.

La jeune fille retourne vers le bar, suivie par deux paires d'yeux. Les deux hommes reprennent leur face à face.

JEAN (professionnel)

— C'est arrangé ! Un ancien collègue va arriver. Le commissariat est juste à côté. Je lui ai brossé les grandes lignes de ton affaire. C'est un gars compréhensif. Ça devrait bien se passer. Il est prêt à croire au coup de folie.

BERNARD (au bord des larmes)

— Mais je suis innocent !

JEAN (agacé)

— Cousin... sois pas lourd... c'est ta seule chance !

BERNARD (au bord des larmes)

— Je suis innocent !

Une voiture où clignote un gyrophare se gare devant le perron. Un policier en tenue et un autre en civil se placent de chaque côté de la porte.

JEAN (professionnel)

— Allez, Cousin ! C'est le moment ! Un peu de courage !

Bernard vide son verre. Jean lui tend sa veste et la défroisse d'un geste rapide de la main. Bernard enfle le vêtement et se dirige d'un pas mal

assuré vers le bar. Il porte la main à sa poche, mais Jean arrête son geste.

JEAN (bon prince)

— Laisse ! C'est pour moi !

Jean pose un gros billet sur le zinc devant la frêle Arlette étonnée.

JEAN (royal)

— Tenez, jeune demoiselle ! Vous êtes si délicieuse, gardez tout !

Bernard a atteint la porte. Il hésite. Le policier en civil entre, suivi comme son ombre par le flic en tenue. Jean rejoint son cousin, le serre contre lui et murmure à son oreille.

JEAN (murmurant)

— Tu sais ce qu'elle a dit avant de mourir ? « Ça va faire beaucoup de peine à mon gros toutou... Mon Saint-Bernard ». Quelle idiote !

BERNARD (abasourdi)

— Mais pourquoi ?

JEAN (agacé)

— Avance, Cousin !

JEAN (professionnel)

— Faites gaffe, collègues ! Je crois qu'il a un couteau dans sa poche !

BERNARD (surpris)

— Mais Jeannot ! Pourquoi ?

Jean se retourne vers le bar et envoie un petit baiser du bout des doigts à Arlette qui le lui rend en souriant.

Jean (murmurant dans un sourire)

— Parce que, dans la famille, c'est MOI le séducteur... Nanard !

C'était : « Les cousins »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LA RÉCITANTE : Christine Leninger

JEAN : Charles Ancé

BERNARD : Yves Issartier

Et ARLETTE : Arielle Cristoflau

LE TRAIN DE 6 H 53

OCTOBRE 2012

Pour ce second opus, j'ai retrouvé mes complices animateurs de RCN, dont vous reconnaîtrez sûrement les voix. Ils sont de nouveau là... Arielle, Christine, Yves et Charles... devant leur micro et Luca, le grand magicien du son, derrière sa console.

Maintenant que le décor est planté, il est temps de frapper les trois coups et de lever le rideau.

Aujourd'hui : Le train de 6 H 53.

C'est une gare de province, un peu avant l'aurore. Le premier vent d'automne souffle sur cette fin d'été, emportant quelques feuilles des platanes sur la place. Un employé, les yeux bouffis de sommeil, verse un peu de café tiré de sa thermos dans un mug ébréché chapardé à la Compagnie des Wagons-Lits. Sur le quai chichement éclairé par un seul réverbère au mercure, deux silhouettes frileuses se détachent dans la lumière orangée : un homme et une femme.

Lui s'appelle Olivier ; elle s'appelle Marie. Ils ne se connaissent pas, leurs regards ne se sont même pas croisés. Il l'a à peine regardée. Elle n'a pas tourné la tête vers lui, lorsqu'il est entré. Pourtant, ils sont proches l'un de l'autre au milieu du cercle rougeâtre près de la porte. L'unique panneau de

signalisation oscille dans la brise au bout de ses chaînes :

« *Santigny-Saint Côme* ».

Olivier range sa valise le long du mur et relève le col de sa veste. Il sent un léger courant d'air. Marie ne semble pas affectée. Elle se tient droite, face aux rails, ses cheveux châtain à peine dérangés, mais peut-être sont-ils blonds ou roux, difficile d'en estimer la véritable couleur dans cette lumière particulière. Elle porte un pantalon corsaire léger, bleu ou vert, un chemisier qui semble ocre, une veste de laine claire dont elle a retroussé les manches et n'a pour tout bagage qu'un minuscule sac qu'elle porte en bandoulière. À l'intérieur de la gare, l'employé tousse deux fois puis se racle la gorge. C'est un signal, le dé clic que l'on attendait, peut-être, l'événement déclencheur.

OLIVIER (comme pour lui-même)

— Il ne fait pas chaud, ce matin !

MARIE (sur le même ton)

— Il y a des jours où c'est bien pire !

Olivier se rapproche, la main tendue, le sourire affûté.

OLIVIER (protocolaire)

— Excusez-moi ! Je me présente, Olivier Lenoir ! Je suis représentant en cosmétiques. Crèmes de jour, crèmes de nuit, crèmes antirides. Mais je vois que vous n'en avez nul besoin. Mademoiselle... Madame...

Marie frôle la paume qui lui est offerte sans la serrer.

MARIE (cérémonieuse)

— Marie ! Marie Solitaire... Demoiselle, hélas !

OLIVIER (intrigué)

— Solitaire ? C'est vraiment votre nom ?

MARIE (nostalgique)

— C'est mon nom, en effet... Solitaire, je suis née, solitaire je suis et solitaire je resterai, je le crains...

Olivier prend un instant pour détailler son interlocutrice. Jolie silhouette, gracile, des jambes bien plantées, les chevilles fines, le pied bien cambré, la taille marquée, des seins petits et haut placés. Les traits du visage réguliers, les yeux clairs, une mèche rebelle qui se tortille sur son front, une fossette charmante au menton. Vingt-cinq ans, trente peut-être, mais pas plus.

En retour, Marie fait connaissance. La belle quarantaine, le début d'embonpoint des voyageurs de commerce, mais des muscles souples. Un mètre quatre-vingt au moins, bien solide sur ses pieds, le visage halé, des yeux sombres, un début de calvitie assumée et un sourire qui sait faire craquer les femmes. Séduisant, c'est le mot qui lui va bien. Séduisant et séducteur. Elle jette un regard furtif sur la main gauche. Pas d'anneau ! Olivier sourit, lève sa main et l'agite.

OLIVIER (amusé)

— Solitaire également !

Peut-être Marie rougit-elle.

MARIE (souriante)

— Prise en flagrant délit de curiosité !

OLIVIER (conciliant)

— C'est tout à fait votre droit, Mademoiselle !

Olivier considère la jeune femme avec un peu plus d'insistance.

OLIVIER (lyrique)

— Mais, belle Solitaire, n'y aurait-il pas quelque part un cœur épris de ce cœur à prendre ?

Marie semble soudain se refermer. Son sourire disparaît, ses traits se figent et la mélancolie voile ses yeux.

MARIE (rêveuse)

— Il y a eu un cœur très épris et dont j'étais éprise ! Il y a longtemps maintenant !

OLIVIER (empressé)

— Ne me dites pas qu'un homme vous a délaissée.

MARIE (atone)

— Bien pire, hélas ! L'express de 6 H 53 l'a emporté...

OLIVIER (pratique)

— Ah ! Je croyais que le train n'arrivait qu'à 6 H 57...

MARIE (ferroviaire)

— Le TER est à 6 H 57... mais l'express est à 6 H 53...

OLIVIER (un peu perdu)

— Ah bon ! Il y a deux trains ! Je l'ignorais !

MARIE (explicite)

— Oui, deux trains. Mais l'express ne s'arrête pas, lui... enfin, sauf cette fois-là...

OLIVIER (conciliant)

— Ah ! C'était un arrêt exceptionnel... Et ça arrive souvent ?

Marie consulte sa montre, puis se tourne vers la droite, l'oreille tendue vers les bruits de la nuit.

MARIE (machinalement)

— C'est arrivé... cette fois-là.

Marie consulte de nouveau sa montre. Elle semble avoir oublié son compagnon de quai. Elle se tord les mains, se tourne sans cesse vers le bout du quai. Le vent s'est apaisé. On n'entend même plus le froissement des

feuilles. À peine, de temps à autre, le pépiement d'un oiseau matinal ou le ronronnement des véhicules sur l'autoroute proche.

OLIVIER (sur un ton détaché)

— Il va où, cet express ?

MARIE (agitée)

— Je ne sais pas ! À son terminus, je suppose... Je ne sais pas... Je n'ai jamais su... Je n'ai jamais demandé... Voyez avec le Chef de Gare, il doit savoir, lui !

OLIVIER (conciliant)

— Peu importe sa destination ! Après tout, je prends le TER de 6 H 57, pas l'express de 6 H 43...

MARIE (furieuse)

— 53 ! 6 H 53 pas 6 H 43 ! Il n'y a aucun train qui passe à 6 H 43 !

OLIVIER (conciliant)

— Excusez-moi, Mademoiselle ! Je ne voulais pas vous froisser...

MARIE (lointaine)

— Ce n'est rien ! Les gens comme vous ne peuvent pas comprendre... Vous ne faites que passer...

OLIVIER (vexé)

— Les gens comme moi... Que voulez-vous dire ?

Marie se tourne vers Olivier et plonge dans ses yeux. L'homme se sent à la fois troublé et blessé par ce regard. Il voudrait détourner la tête, quitter le quai, aller s'asseoir dans la salle d'attente. Il voudrait parler foot avec le guichetier ou même réveiller le patron du Café de la Gare pour boire un coup, un grand noir avec peut-être un petit rhum pour calmer ses angoisses, empêcher son cœur de s'emballer.

MARIE (dans un sourire)

— Les gens comme vous, ce sont des gens qui passent, qui écoutent une histoire en pensant à autre chose... des gens qui ne connaissent que l'horaire de leur train, alors qu'il y a douze trains qui passent ici, chaque jour...

Elle s'arrête un instant, compte sur ses doigts, hausse les épaules et rit, un rire bref, angoissé, angoissant.

MARIE (souriante)

— Non ! Onze ! Il n'y en a plus que onze, trains... pas douze... douze, c'était avant... douze, c'était...

Marie est de nouveau seule dans son monde, tendue vers le bout du quai, tendue vers son obsession.

OLIVIER (sur un ton banal)

— Onze trains dans une si petite gare ! C'est étonnant !

MARIE (lointaine)

— C'est une grande ligne, avec beaucoup de trains... Onze trains en semaine et seulement quatre le week-end... Le week-end, il n'y a pas de trains de marchandises et seulement un TER le matin et un le soir et les deux TGV...

OLIVIER (intrigué)

— Vous avez drôlement l'air de vous y connaître... Vous habitez la gare ?

MARIE (lointaine)

— Non ! Mais j'aurais dû !

Elle s'éloigne un peu vers la droite, s'égare dans les profondeurs de l'ombre, au-delà du cercle de lumière orangée.

MARIE (rêveuse)

— Onze trains ! Cinq montants et six descendants...

Elle revient rapidement, les talons de ses escarpins résonnant sur l'asphalte, et se plante devant l'homme.

MARIE (étonnée)

— Cinq montants et six descendants... Ça ne vous intrigue pas, ça ?

OLIVIER (interloqué)

— Quoi donc ?

MARIE (logique)

— Ben, qu'il y ait six trains qui descendent et seulement cinq qui montent ! Qu'est-ce qu'il devient, le sixième train ?

OLIVIER (presque paniqué)

— Ah ! Je ne sais pas ! Peut-être qu'il part sur une autre ligne ou qu'il remonte par un autre itinéraire... Il y a tellement de voies en France !

MARIE (pensive)

— Quand même ! Un train qui ne remonte pas ! Comment font-ils en début de ligne ?

OLIVIER (logique)

— Tout doit être planifié !

MARIE (pensive)

— Ça, c'est quelque chose que mon Franco aurait su. Mon Franco savait tout sur les trains.

OLIVIER (curieux)

— Franco... c'est votre fiancé... celui qui a pris le train ?

MARIE (didactique)

— Il n'a pas pris le train ! Il a été emporté par le train ! Décidément, vous ne comprenez rien !

OLIVIER (piteux)

— Excusez-moi ! J'ai du mal à apprécier la différence.

MARIE (sentencieuse)

— C'est parce que vous prenez le train, mais que vous n'avez jamais été emporté par lui, tout simplement.

Olivier se tait, ruminant les paroles sibyllines de la jeune femme. Elle en profite pour s'éloigner vers la droite dans l'ombre. Un oiseau s'éveille bruyamment et échange quelques mots avec un de ses frères. Une lumière rosée anime le ciel au-dessus de la campagne. La jeune femme revient à pas lents vers le cercle de lumière en jetant des coups d'œil derrière elle. Olivier regarde l'horloge plaquée au mur.

OLIVIER (placide)

— 6 H 50 ! Plus qu'une dizaine de minutes.

MARIE (excédée)

— Pas une dizaine... Sept... Sept minutes ! Vous êtes d'une imprécision...

OLIVIER (rieur)

— C'est pour ça que je travaille dans le cosmétique, pas à la SNCF...

MARIE (avec tristesse)

— Quand même ! Savez-vous qu'il y a des ingénieurs qui calculent toute leur vie le moment optimal où chaque train passe dans chaque gare, sur chaque aiguillage... le temps d'arrêt, le temps de décélération, le temps d'accélération. N'avez-vous aucun respect pour tous ces gens ?

OLIVIER (sur le qui-vive)

— Si, si ! Bien sûr ! Beaucoup de respect ! Et infiniment de reconnaissance !

Long silence peuplé de bruissements et de pépiements.

MARIE (neutre)

— Je vois bien que vous vous en moquez ! Peut-être avez-vous raison, après tout. Mon Franco disait toujours : « Il y a deux mondes, le nôtre et celui des voyageurs. Et nos seuls points communs, c'est le quai et le wagon. » Et il avait raison, mon Franco !

OLIVIER (sans conviction)

— Franco... Il était espagnol ?

MARIE (outrée)

— Ben non ! Il était français ! Il faut être français pour s'occuper des trains.

Un bruit de roues, de frottements métalliques et de freins retentit au loin, vers la droite. Marie court. Ses talons résonnent. Olivier aperçoit la tache claire que fait son gilet. Il jette un coup d'œil à la pendule : 6 H 53.

OLIVIER (pour lui-même)

— Le bruit porte loin, par ici... C'est fou, on croirait presque qu'il va entrer en gare.

Marie revient à pas lents, voûtée, anéantie.

OLIVIER (sympathisant)

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

MARIE (dans un souffle)

— Il est en retard ! Il ne viendra plus !

OLIVIER (curieux)

— Qui ne viendra plus ? Votre ami ?

MARIE (vive)

— Non ! Le train !

OLIVIER (curieux)

— Ben non ! Il est à peine 6 H 55 et on l'entend arriver. Écoutez ! Il est là !

MARIE (en larmes)

— Vous ne comprenez rien !

Elle s'éloigne à nouveau, à pas toujours lents, et disparaît dans l'ombre. Le bruit du train couvre celui de ses pas.

La rame du TER s'approche à allure lente et la motrice stoppe juste devant la zone éclairée. Olivier récupère sa valise et monte dans le premier wagon. Le train du matin est clairsemé.

Olivier case sa valise sous son siège et parcourt des yeux les quelques visages endormis, hommes, femmes, qui achèvent leur nuit dans la tiédeur. Nulle trace de Marie. Elle est vraisemblablement montée dans l'autre rame. Il regrette un peu sa compagnie, mais s'estime heureux de ne plus devoir poursuivre cette discussion incohérente.

Le contrôleur franchit le sas séparant les deux wagons et s'avance avec sa pince chromée.

LE CONTRÔLEUR (professionnel)

— Votre titre de transport, s'il vous plaît !

OLIVIER (curieux)

— Voilà ! Avez-vous vu une jeune femme, la trentaine, pantalon corsaire et gilet clair, qui est montée à Santigny ?

[Bruit de pince]

Le contrôleur remonte sa casquette sur son front du bout de sa pince, rend son billet à Olivier.

LE CONTRÔLEUR (navré)

— Ah ! Vous avez vu Marie !

OLIVIER (intrigué)

— Oui ! Vous la connaissez ? C'est une habituée ?

LE CONTRÔLEUR (embarrassé)

— En quelque sorte, oui ! Bien qu'elle n'ait jamais pris ce train...

OLIVIER (intrigué)

— Je ne vous suis pas !

LE CONTRÔLEUR (lointain)

— C'est pas facile à expliquer. Et pourtant, la chose arrive plusieurs fois par an.

OLIVIER (angoissé)

— Que voulez-vous dire ? C'est vrai qu'elle m'a semblé un peu...

Le contrôleur ôte sa casquette et s'assied sur la banquette en face d'Olivier.

LE CONTRÔLEUR (didactique)

— Marie, c'est une légende... une légende ferroviaire. Des voyageurs la voient parfois, le matin en gare de Santigny-Saint Côme. Ce sont toujours des voyageurs seuls... comme vous.

OLIVIER (attentif)

— Oui, c'est mon cas ! Nous avons passé une vingtaine de minutes, ensemble, à discuter.

LE CONTRÔLEUR (pensif)

— À parler de l'express de 6 H 53...

OLIVIER

— En effet ! Ce train semblait l'obséder. Elle disait que son petit ami l'avait pris...

LE CONTRÔLEUR (accablé)

— C'était bien plus que son petit ami ! Ils devaient se marier le lendemain. Les cheminots de Santigny-Saint Côme avaient décoré la gare avec des rubans de signalisation. C'était une sorte de fête pour tous les habitués de la ligne. Tout le monde connaissait Marie et Franco... Les fiancés de la SNCF...

OLIVIER (surpris)

— Et il est parti... comme ça...

LE CONTRÔLEUR (vidé)

— Non ! Elle dit que Franco a été emporté par ce train, pas qu'il l'a pris...

OLIVIER (agacé)

— Oui ! Bon ! Elle me l'a répété plusieurs fois ! J'ai toujours pas compris la nuance !

LE CONTRÔLEUR (gêné)

— Il y en a une ! Et de taille ! Franco n'a pas pris ce train... Il n'est pas monté dans le train ! Il a été emporté par ce train... Vous comprenez ?

OLIVIER (en colère)

— Non, toujours pas !

LE CONTRÔLEUR (excédé)

— Il a été emporté ! Il est passé dessous !

OLIVIER (livide)

— Oh, merde ! J'avais pas compris ça !

LE CONTRÔLEUR (mieux)

— Ça fait un choc !

OLIVIER (mieux)

— Et à lui aussi ! Et cette Marie aussi ! Je comprends pourquoi elle

était tellement étrange... Ça ne doit pas être facile de dire clairement que le train est passé sur son fiancé... surtout à un inconnu. La pauvre petite !

LE CONTRÔLEUR (attentif)

— C'est vrai ! Et depuis, elle hante cette gare, le matin en attendant l'express de 6 H 53...

OLIVIER (interrogatif)

— Mais il n'y a eu aucun train avant celui-ci...

LE CONTRÔLEUR (dubitatif)

— Eh oui ! L'express ne passe plus depuis l'arrivée du TGV. Franco est passé sous le dernier express de 6 H 53...

OLIVIER (sur le même ton)

— Et la petite attend désespérément un train qui n'arrive jamais... Mais elle n'a pas des amis, de la famille qui pourrait lui expliquer... Je suis sûr qu'un bon psy...

LE CONTRÔLEUR (vivement)

— Je vois qu'il y a encore un dernier détail qui vous a échappé...

OLIVIER (interrogatif)

— Quoi ? Quel détail ?

LE CONTRÔLEUR (didactique)

— Tout à l'heure, quand je vous ai dit que Marie... HANTAIT la gare...

OLIVIER (surpris)

— Quoi ? Vous plaisantez ?

LE CONTRÔLEUR (glacial)

— Oh non ! Marie s'est jetée sous le TER de 6 H 57, le lendemain. Celui-là même que vous avez pris aujourd'hui. Peut-être pensait-elle que c'était l'express de 6 H 53... Elle est morte sur le coup.

OLIVIER (outré)

— Vous vous foutez de moi ! Les fantômes, ça n'existe pas !

LE CONTRÔLEUR (froid)

— Croyez ce que voulez ! Croyez ou ne croyez pas... Après tout, c'est vous qui m'avez demandé...

OLIVIER (dubitatif)

— Non ! Non ! C'est pas possible ! Je lui ai parlé, elle m'a serré la main... En fait, non... Elle ne l'a pas serrée, juste frôlée... Tout de même ! Un fantôme !

LE CONTRÔLEUR (calme)

— Réfléchissez encore un peu et essayez de trouver une autre explication.

OLIVIER (coléreux)

— Vous me prenez pour un gogo, là ! J'ai jamais entendu une histoire aussi stupide ! Je suis sûr qu'elle est dans l'autre wagon et que, tout à l'heure, vous allez rigoler tous les deux...

LE CONTRÔLEUR (déçu)

— Je vous jure bien que non ! Si vous avez internet sur votre portable, cherchez Fantôme de Santigny-Saint Côme... vous verrez ! Il y a même des Anglais... non des Écossais... qui sont venus... des spécialistes, avec tout un tas d'appareils...

OLIVIER (intrigué)

— Et ils l'ont vue ?

LE CONTRÔLEUR (déçu)

— Non ! Bien sûr ! Elle n'apparaît pas à n'importe qui...

OLIVIER (dépité)

— Alors que moi, j'ai une tête à voir des fantômes ! C'est ça ?

LE CONTRÔLEUR (logique)

— C'est peut-être plus une question d'esprit qu'une question de tête.

OLIVIER (vaincu)

— Et pourquoi est-elle restée dans cette gare, d'après vous ?

LE CONTRÔLEUR (pensif)

— Faut croire que là-haut elle a réalisé son erreur et que depuis, elle cherche désespérément à être emportée par le même train que son Franco...

Le contrôleur recoiffe sa casquette, se lève et lisse ses pantalons.

LE CONTRÔLEUR (professionnel)

— Monsieur, je vous souhaite un bon voyage !

C'était : « Le train de 6 H 53 »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LA RÉCITANTE : Christine Leninger

OLIVIER : Charles Ancé

MARIE : Arielle Cristoflau

LE CONTRÔLEUR : Yves Issartier

POT DE DÉPART

NOVEMBRE 2012

Pour ce troisième opus, j'ai à nouveau puisé dans le réservoir vocal de RCN pour y trouver mes personnages. Bien sûr, il y a toujours Arielle et Christine, mais il y en a d'autres devant leur micro et notamment Jean-Marc Harmand, le chantre de la consommation, qui m'a fait l'amitié de venir... et, bien entendu, Luca, le grand magicien du son, derrière sa console. Maintenant que le décor est planté, il est temps de frapper les trois coups et de lever le rideau.

Aujourd'hui : Pot de départ.

FILLES

- Au revoir, Madame Lucienne
- Bonne retraite, Madame Lulu
- Au revoir, Madame Lucienne
- Vous allez nous manquer, Madame Lucienne
- Bonne retraite, Madame Lucienne

LUCIENNE (à la cantonade)

- Vous aussi, vous allez me manquer, mes mignonnes

La pièce est tendue de velours cramoisi et, tout autour des sofas de soie vive, des lampadaires voilés délivrent une lumière chaude, douce, intime. Des guéridons de bois marqueté supportent des verres ventrus et des flacons de liqueurs ambrées. Un magnum de champagne rafraîchit dans un seau de glace, entouré d'une multitude de flutes vides.

L'héroïne de la soirée, en robe de taffetas noir, trône sur un fauteuil de cuir blanc. Si elle fut magnifique, elle est encore belle, les traits fins, les yeux verts pétillant de malice, la bouche délicate, le front exempt de rides, les joues tendues sur des pommettes hautes, un sourire parfait. Le corps est un peu lourd, mais les courbes sont précises et sa gorge blanche attire encore les regards.

RODOLPHE (solennel)

— À vous, Lulu ! Nous vous regretterons tous.

LUCIENNE (gracieuse)

— Merci, Monsieur Rodolphe, mais il est grand temps de tirer le rideau. Je sais bien que je suis encore gironde, mais c'est plus d'mon âge de passer les nuits à picoler avec des jeunettes. C'est qu'il faut les driver, les p'tites. Sinon, elles font n'importe quoi !

Lui aussi a été beau et ses tempes grisonnantes, sa haute stature, bien qu'un peu empâtée, et son sourire impeccable font encore se retourner maintes dames. Il danse merveilleusement la valse, est imprenable à la java, au fox-trot et à la rumba et excelle au tango. Dans les soirées, les

femmes se disputent ses bras chaque fois que l'orchestre attaque l'une de ces danses. Beau, riche, disponible et d'un commerce agréable, il est la coqueluche de ces dames et le caillou dans la chaussure de tous les messieurs.

RODOLPHE (élogieux)

— Vous vous en sortez très bien, Lulu ! Vos pensionnaires sont parfaites.

LUCIENNE (professionnelle)

— C'est sûr ! Mais faut de la poigne et pas leur laisser la bride sur le cou. Comme disait ma mère : « Quand un coq veut une poule, il claque du bec, quand une poule veut un coq, elle tortille du croupion ». Ici, c'est pas la même chose, quand un coq veut une poule, il faut qu'il aligne les biftons...

RODOLPHE (amusé)

— Et quand une poulette veut un coq... elle tortille du croupion !

LUCIENNE (sérieuse)

— Pas de ça, Lisette ! Dans mon poulailler, les poules ne choisissent pas les coqs, sinon, c'est le souk.

[Bruits de verres qu'on trinque]

RODOLPHE (guilleret)

— À votre santé, Lulu.

LUCIENNE (dilettante)

— À la vôtre, Monsieur Rodolphe !

Lucienne regarde autour d'elle : les tentures de brocard, les divans de soie, les alcôves propices, le bar d'acajou, les tapis précieux, les poufs marocains.

LUCIENNE (nostalgique)

— Ça va me manquer, Monsieur Rodolphe... Ça va me manquer... Ce soir, j'ai le palpitant qui filoché. C'est bête, hein ! Une vieille dame comme moi !

RODOLPHE (élogieux)

— Vous n'êtes pas vieille, Lulu ! Vous êtes même encore très désirable ! Vous êtes le fantôme de tous ces messieurs qui aimeraient tant folâtrer dans votre décolleté, ou fouiller sous vos dentelles...

LUCIENNE (conciliante)

— Vous êtes gentil, Monsieur Rodolphe, mais je sais bien que ces messieurs préfèrent mes jeunettes et leur peau toute fraîche.

RODOLPHE (grandiloquent)

— Oui ! Les nouveaux, peut-être... mais les vrais hommes... ceux qui cherchent les vraies femmes... les valeurs authentiques... l'expérience !

LUCIENNE (nostalgique)

— Ah ! L'expérience ! Ça, je connais... l'expérience ! Tenez, c'est là, dans le petit boudoir à droite de l'entrée que je l'ai eue, *mon expérience* ! J'avais treize ans ! Je m'en souviens comme si c'était hier...

RODOLPHE (élogieux)

— Mais c'était hier !

LUCIENNE (pensive)

— C'est mon frangin qui m'avait amenée là ! Sur le moment, je lui en ai voulu... et puis, j'ai compris qu'il pouvait pas faire autrement. Il avait des embrouilles, sa régulière était en cloque et le recrutement était au point mort. Quand t'es dans le pain de fesses, c'est la main-d'œuvre qui compte. Remarquez, il a été délicat... il m'a trouvé une bonne maison... il aurait pu me mettre sur le bitume.

RODOLPHE (brut)

— Délicat ?

LUCIENNE (admirative)

— Ben ouais ! Je trouve !

RODOLPHE (conciliant)

— Si vous le dites !

LUCIENNE (didactique)

— C'est Riton de Passy qui m'a éduquée. Ça ! Faut reconnaître qu'il avait des manières, Riton. Il avait travaillé dans les meilleurs clandés et il avait pas son pareil pour driver les nanas. Faut dire qu'il avait des arguments. Vous auriez vu son équipement. Rien qu'au déballage, la fille se sentait toute chose.

RODOLPHE (amusé)

— Le beau Riton ! On l'appelait Riton de Passy parce qu'il avait écumé toutes les crèches du 16^e. Il a mal fini ! Lui qui avait une si belle tête, se la faire raccourcir...

LUCIENNE (coléreuse)

— Une erreur judiciaire, Monsieur Rodolphe ! Une terrible erreur judiciaire !

RODOLPHE (ironique)

— C'est-à-dire que battre sa femme à mort au milieu du boulevard et abattre un policier... Il y a forcément des conséquences funestes !

LUCIENNE (coléreuse)

— Une dévergondée ! Qui lui répondait jusque dans les dents et qui voulait en faire à sa tête ! En plus, elle voulait le quitter. Une mauvaise fille, Monsieur Rodolphe ! Un crime passionnel !

RODOLPHE (neutre)

— Et le flic ?

LUCIENNE (désabusée)

— Dégât collatéral, comme on dit maintenant ! Ça méritait pas la veuve !

[Bruits de verres et de bouteilles]

LUCIENNE (nostalgique)

— C'est exactement là que ça s'est passé. Sur une méridienne de soie rose. Je me souviens que Riton avait fait mettre des fleurs... des lys... comme pour une mariée... c'était délicat de sa part... il était pas obligé...

RODOLPHE (amusé)

— Finalement, c'est un bon souvenir.

LUCIENNE (neutre)

— Je ne sais pas. Ouais, sans doute ! Je me souviens juste que j'ai pas pu m'asseoir pendant deux jours. Faut dire que Riton, il était équipé... il en avait une commak !

RODOLPHE (intéressé)

— Et vous étiez si jeune !

LUCIENNE (nostalgique)

— C'est sûr ! J'avais jamais fait de galipettes. Et pourtant... c'était pas les occasions qui manquaient ! Quand j'allais à la Laiterie Parisienne à Nanterre... y avait tous les petits macs qui attendaient sur les fortifs avec le petit costar de mac, les petites pompes de mac, les gourmettes de mac et la Chester' au bec... « Viens, ma poulette, je vais t'apprendre l'amour ! » Tu parles, Charles !

RODOLPHE (amusé)

— Et vous avez résisté, Lulu !

LUCIENNE (nette)

— Ouais ! J'ai résisté ! Faut dire que mon père, si j'étais rentrée sans mon berlingue, il m'en aurait collé une belle. Il plaisantait pas avec la vertu, mon vieux !

RODOLPHE (amusé)

— Je croyais qu'il était...

LUCIENNE (nette)

— Justement ! C'est pas parce qu'on est mac qu'on doit laisser tout faire à ses enfants ! Il y a un minimum de respect à avoir !

RODOLPHE (neutre)

— Si vous le dites !

LUCIENNE (ferme)

— C'était un homme qui avait de la religion, mon père ! Tous les ans, il faisait ses Pâques et il allait à la Messe de Minuit. Oui, Monsieur ! Et il donnait aux œuvres de la Paroisse.

RODOLPHE (ironique)

— Un saint homme, quoi !

LUCIENNE (ferme)

— Ne vous moquez pas, Monsieur Rodolphe. Il nous a élevés, mon frangin et moi, dans le respect de la famille.

RODOLPHE (ironique)

— À propos de famille, il en a pensé quoi, votre père, quand votre frère vous a mise au turbin ?

LUCIENNE (lointaine)

— Je pense qu'il a dû gueuler un bon coup, mais, après, je pense qu'il a compris...

RODOLPHE (amusé)

— Et puis, après tout... il reprenait le métier de son père... C'est tout ce qu'espère un père : voir son fils lui succéder...

LUCIENNE (nostalgique)

— C'est possible ! Je ne l'ai pas revu, le brave homme ! Il est tombé au champ d'honneur la même année !

RODOLPHE (ironique)

— Ah oui, c'est vrai ! Encore une erreur judiciaire !

LUCIENNE (agacée)

— Mais justement, Monsieur Rodolphe ! Mon père se trouvait au mauvais endroit, au mauvais moment !

RODOLPHE (ironique)

— Dans une banque, avec une cagoule, pendant un braquage.

LUCIENNE (sans rire)

— Mon père a toujours été fragile des oreilles et il faisait très froid dehors...

RODOLPHE (amusé)

— Et le calibre ?

LUCIENNE (neutre)

— Il était tombé d'une poche, alors mon père l'a ramassé machinalement. C'était comme ça dans la famille : un objet trouvé, on attendait un an et un jour avant de s'en servir. Recta !

RODOLPHE (amusé)

— Vous avez raison, Lulu ! Une tragique erreur judiciaire ! Encore une !

LUCIENNE (tragique)

— Tragique !

RODOLPHE (amusé)

— Surtout qu'il n'a pas eu de chance ! Être enfermé dans la même cellule qu'un mec qu'il avait dénoncé aux flics, trois mois avant...

LUCIENNE (coléreuse)

— Mais ça, les flics l'ont fait exprès ! Ils ne l'aimaient pas, mon père ! Il savait trop de choses sur des gens haut placés... C'était une façon de le faire taire... parce qu'au procès... il aurait pu dire des vérités...

RODOLPHE (intéressé)

— Vous m'intriguez, Lulu !

LUCIENNE (nostalgique)

— Ah, c'est de l'histoire ancienne ! Des vieux machins de la guerre...

RODOLPHE (intéressé)

— Votre père était dans la résistance ?

[LUCIENNE rit très fort]

LUCIENNE (en larmes)

— Mais non ! Vous pensez bien ! Mon père dans la résistance... c'est

à crever de rire. Remarquez... il aurait pu, mais c'était pas son genre. L'héroïsme, ça rapporte que dalle !

RODOLPHE (intéressé)

— Alors ?

LUCIENNE (didactique)

— Figurez-vous qu'en 38, il était à Vichy. C'est là qu'il a connu ma mère, qui était petit sujet chez Madame Natalia...

RODOLPHE (neutre)

— Derrière l'Hôtel du Parc... Je connais...

LUCIENNE (nostalgique)

— Au début, il était client, puis, de fil en aiguille, grâce à ses connaissances... Bref ! Il est devenu barman, il jouait un peu de piano, il faisait les courses.

RODOLPHE (amusé)

— Il a grimpé les échelons, en somme...

LUCIENNE (dans son histoire)

— Tout juste, Auguste ! Quand ces messieurs sont arrivés, il en était venu à rendre des petits services... Il arrangeait les bidons... Il raisonnait les messieurs trop pressants... Il faisait un peu de réclame... Il encaissait les dettes... Entre autres !

RODOLPHE (intéressé)

— Un homme à tout faire, quoi !

LUCIENNE (rebelle)

— Non ! Ne vous méprenez pas, Monsieur Rodolphe... Il ne faisait pas le ménage et il ne servait plus au bar... Il était dans les coulisses, au cas où...

RODOLPHE (intéressé)

— Et donc, en 40...

LUCIENNE (didactique)

— Je ne vous le cacherais pas, Monsieur Rodolphe, les hommes sont les hommes... Même ceux du gouvernement, même ceux qui avaient amené leurs bourgeoises... Un clandé, c'est un aimant à bonshommes... Ils ont vite repéré que des demoiselles accueillantes créchaient juste derrière l'hôtel du grand chef.

RODOLPHE (intéressé)

— Même le Maréchal ?

LUCIENNE (historique)

— Ah lui, on ne l'a pas vu ! Faut dire qu'il n'était plus de la première jeunesse, le pauvre bougre ! Mais tous les autres sont venus au moins une fois pour prendre la température.

RODOLPHE (ironique)

— Et je suppose qu'ils savaient tous où mettre le thermomètre...

LUCIENNE (agacée)

— Oh ! Monsieur Rodolphe ! Vous un gentleman ! Quand même !

RODOLPHE (conciliant)

— Excusez-moi, Lulu, ça m'a échappé !

LUCIENNE (historique)

— Au début, ces messieurs venaient en voisin, prendre une coupe de champ', tâter un peu la marchandise. Certains utilisaient la petite porte de la cour pour entrer et sortir incognito. Mais ça n'a pas duré ! Un ambassadeur brésilien ou mexicain ou un truc dans ce coin-là a organisé une soirée d'enfer où le ban et l'arrière-ban du gouvernement étaient conviés. Il y avait même des dames, pas des régulières, mais quand même...

RODOLPHE (intéressé)

— Des danseuses ?

LUCIENNE (ironique)

— Ouais ! Sauf que celles-là, elles tricotaient pas seulement des gambettes. D'après mon père, y avait même certains soirs où on se demandait qui étaient les tapins et qui étaient les dames.

RODOLPHE (intéressé)

— Il y a eu beaucoup de soirées, comme ça ?

LUCIENNE (historique)

— Toutes les nuits ou presque. Ça commençait à jaser grave dans le landernau des ministères. Des jaloux qui n'étaient pas invités racontaient des menteries et la flicaille n'osait plus se pointer dans le quartier, par peur de surprendre une dame en train de soulager un ministre.

RODOLPHE (interrogatif)

— Et Monsieur votre père...

LUCIENNE (didactique)

— Oh lui ! Il avait vite compris où était son intérêt et comment jouer finement sur le velours. Comme il avait des relations à Lyon et à Marseille, il a fait venir des petites morues à peine dessalées pour renouveler le stock. Il les éduquait un peu et les faisait passer pour des filles de bourgeois en mal d'aventure...

RODOLPHE (ironique)

— Je vois ! Il avait inventé la call-girl...

LUCIENNE (agacée)

— Ah non, Monsieur Rodolphe, pas de gros mots !

RODOLPHE (conciliant)

— La geisha, si vous préférez.

LUCIENNE (historique)

— C'est pas vraiment mieux, mais bon ! Bref ! Son business tournait bien. Les messieurs étaient contents, Natalia vendait très cher son champ' et ses pensionnaires. Mon père encaissait un gros pourcentage sur ses petits sujets et tout allait parfaitement bien...

RODOLPHE (intéressé)

— Mais...

LUCIENNE (didactique)

— Vous avez raison, Monsieur Rodolphe, il y a un « mais »... Un beau matin, un petit maquereau de Pigalle est arrivé la bouche en fleur et a commencé à driver les gamines. Pas toutes, bien entendu, juste deux ou trois, au début... Mon père qui pétait dans la soie ne s'est pas inquiété, mais l'Arbi a pris de l'ampleur. Il a importé des petites mousmées et il les a incorporées au cheptel.

RODOLPHE (neutre)

— Je vois venir la suite.

LUCIENNE (didactique)

— Eh oui ! L'exotisme, pour un homme... La négresse, la fatma ou la Tonkinoise, c'est imparable. Les petites pétasses de mon père n'avaient plus qu'à se rhabiller. Il s'est vite retrouvé sur le sable.

RODOLPHE (intéressé)

— Il ne s'est pas défendu ?

LUCIENNE (nostalgique)

— Si ! Mais ce n'était pas un foudre de guerre. Et puis, dans le commerce, quand un client ne veut plus la marchandise, c'est foutu. Il a bien essayé de faire monter des bronzées de Marseille, mais le marché n'était plus porteur. Alors, il a changé son fusil d'épaule.

RODOLPHE (intéressé)

— Ça devient palpitant !

LUCIENNE (didactique)

— Il a acheté un appareil-photo à Clermont et a commencé à creuser des trous dans les alcôves de Madame Natalia.

RODOLPHE (neutre)

— Je vois !

LUCIENNE (historique)

— Eh oui ! Il est passé du pain de fesses à la chansonnette. Bon, au début, c'était pas fameux. Pas assez d'éclairage et, en plus, le travail manuel, c'était pas trop son truc, même en plein jour. Alors, vous imaginez dans une chambre noire...

RODOLPHE (amusé)

— Paparazzi, c'est un métier !

LUCIENNE (agacée)

— Un métier honorable ! Il écrivait l'histoire ! La vie des grands hommes ! Même en noir et blanc, ça mérite le respect...

RODOLPHE (amusé)

— Admettons.

LUCIENNE (historique)

— Il a fini par prendre le coup. Et c'était pas facile ! Il fallait qu'on voie bien ce que faisait la fille et qu'on voie bien la tête du gus. C'était pas toujours évident ! Ces vieux chnoques avaient de la ressource et les filles, une imagination débordante. Va prendre une photo d'un 69 !

RODOLPHE (amusé)

— Je compatiss !

LUCIENNE (historique)

— Mon père a fini par avoir un bel album de tous ces messieurs. Rien que du pédigrée : du ministre, du secrétaire d'État, du chef de cabinet, de l'ambassadeur, du colonel, du général, sans compter les industriels, les commissionnaires et même quelques Boches en visite.

RODOLPHE (intéressé)

— Restait à assurer la commercialisation...

LUCIENNE (historique)

— Et là, c'était pas son truc, non plus ! Alors, il a sous-traité...

RODOLPHE (lumineux)

— À l'Arbi !

LUCIENNE (joyeuse)

— Tu l'as dit, Bouffi ! Oh, pardon ! Faites excuses !

RODOLPHE (conciliant)

— Nous sommes entre amis !

LUCIENNE (historique)

— Le mac a fait le tour des popotes avec des échantillons et l'article a commencé à affurer... Bien sûr, le tronc prenait sa comm', mais il restait suffisamment de blé pour assurer une retraite confortable. Et ça aurait pu durer jusqu'à la Saint Glinglin...

RODOLPHE (intéressé)

— Mais un rouage s'est grippé...

LUCIENNE (nostalgique)

— Ça, on peut le dire ! Cet endaufé d'Arbi a décidé de se mettre à son compte. Il s'est acheté, lui aussi un appareil-photo, et s'est mis à flasher

dans tous les coins. Sauf que lui, il était pas mariole ! Ce con a porté la pellicule à développer chez un photographe. Le mec, quand il a vu des tronches de ministres sur la péloche, il a appelé les condés. L'Arbi s'est fait serrer et il a cafté mon père. Du coup, ils se sont retrouvés tous les deux en cabane pour atteinte à la sûreté de l'État... en pleine guerre, c'était douze balles dans la peau à l'aube. Heureusement, une bande de maquisards qui voulaient faire un coup d'éclat les a fait évader. Un vrai coup de pot ! Sinon, je ne serais pas là !

RODOLPHE (soulagé)

— Un joli conte de Noël ! Mais je comprends qu'en haut lieu on ait eu une petite dent contre Monsieur votre père...

LUCIENNE (évidente)

— Ça ! On peut le dire ! Surtout que parmi ces messieurs, il n'y avait pas que des vieilles barbes. Il y avait aussi des jeunes loups aux dents longues. Ils n'ont pas tous fini sur l'île d'Yeu ou dans les fossés de Vincennes. C'est bien connu : les politiciens, c'est comme les chats, ils ont plusieurs vies et ils retombent toujours sur leurs pattes.

RODOLPHE (poli)

— Ça ! Il y a eu des survivants ! Et Madame votre mère ?

LUCIENNE (nostalgique)

— Ben, le petit sujet était devenu jeune pensionnaire. Mon père l'a rachetée pas trop cher à Madame Natalia et puis...

RODOLPHE (ironique)

— ... Il l'a remise au turbin !

LUCIENNE (évidente)

— Faut comprendre. Il avait des obligations, ses greluches s'étaient tirées, et la main-d'œuvre se faisait rare... Et dans le pain de fesses...

RODOLPHE (amusé)

— ... C'est la main-d'œuvre qui compte ! Je sais !

LUCIENNE (professionnelle)

— Bon, Monsieur Rodolphe, on se la liquide cette roteuse ?

RODOLPHE (solennel)

— Avec plaisir, Lulu !

LUCIENNE (joyeuse)

— Au passé !

RODOLPHE (intéressé)

— Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ? Écrire vos mémoires ?

LUCIENNE (lointaine)

— Je laisse ça aux vedettes du music-hall ! Et puis les caves n'ont pas besoin de savoir ce qui se passe là-dedans.

RODOLPHE (conciliant)

— Je vous trouve bien magnanime !

LUCIENNE (amusée)

— Finalement ! Toutes ces années, ici, ça n'a été que du bonheur ! Vous en connaissez d'autres des boulots où on vous offre les petits fours, du chocolat et du champ' pour vous allonger sur un lit ? Sans compter que parfois...

RODOLPHE (très intéressé)

— Vous taquinez ma curiosité, Lulu...

LUCIENNE (nostalgique)

— Ah ! Monsieur Rodolphe, si vous saviez... si vous saviez...

RODOLPHE (curieux)

— Et, si je peux me permettre, qu'est devenu l'album de Monsieur votre père ?

[Bruit d'un verre reposé sur la table, suivi d'un long silence]

LUCIENNE (mutine)

— Dites-moi, Monsieur Rodolphe, un petit hôtel particulier comme le mien, à deux pas de l'Étoile, ça vaut combien à votre avis ?

C'était : « Pot de départ »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LA RÉCITANTE : Christine Leninger

LES DEMOISELLES : Maryse Colin, Aurore Thiébaud et Zahia Bridon

Madame LUCIENNE : Arielle Cristoflau

Monsieur RODOLPHE: Jean-Marc Harmand

LE DIALOGUE DES CARMÉLITRES

DÉCEMBRE 2012

Pour ce quatrième opus, j'ai encore pioché dans le réservoir inépuisable de RCN pour y trouver des voix. Il me fallait deux dames, deux grandes dames, pour camper mes héroïnes. Alors, j'ai une fois de plus sollicité Arielle et, pour lui tenir compagnie, j'ai débauché Suzy Le Blanc, conteuse et poétesse que vous retrouvez régulièrement au rythme des mots. J'ai également détourné Maryse de ses chiffres pour un petit rôle. Bien entendu, Luca, le grand magicien du son, est derrière sa console.

Maintenant que vous savez tout, il est temps de frapper les trois coups et de lever le rideau.

Aujourd'hui : Le dialogue des carmélitres... (Non, il n'y a pas de défaut de prononciation.)

LUCETTE (lyrique)

— Rien vaut le cul pour reposer la... hic... tête !

MIMI (outrée)

— Lucette ! Sois pas vulgaire !

LUCETTE (conciliante)

— Mais c'est juste un proverbe. C'est pas vulgaire... hic... les proverbes...

MIMI (fâchée)

— Quand même !

LUCETTE (guillerette)

— Allez, Mimi ! Sissite sur le banc ! Et bois un... hic... coup !

MIMI (navrée)

— Ma pauvre Lucette, t'as vu dans quel état tu t'es mise ?

LUCETTE (pétulante)

— Ben quoi ? C'est pas tous les jours qu'on a vingt ans !

MIMI (désabusée)

— 20 ans ! Et les mois de nourrice !

LUCETTE (avinée)

— Moi... hic... J'ai toujours vingt ans ! C'est une question de... hic... volonté ! Y a lurette que je me regarde plus dans le miroir... D'ailleurs, depuis Blanche... hic... Neige, tous les miroirs mentent... C'est bien... hic... connu...

MIMI (pragmatique)

— Passe-moi donc la bouteille, que j'arrive à ton niveau. P't'être que moi aussi j'aurai vingt ans !

[Bruits de glouglou]

LUCETTE (nostalgique)

— Oh, dis donc, Mimi... hic... tu te souviens de nos vingt berges ?

MIMI (nostalgique)

— Ouais ! C'était l'bon temps ! On rigolait avec les copains, on s'fichait de tout... on vivait ! On n'avalait pas cinq pilules par jour et on n'avait pas de douleurs...

LUCETTE (en extase)

— Ouah ! et tous les... hic... mecs... qui nous cavalaient après...

MIMI (moins enthousiaste)

— Parle pour toi, eh ! Moi, j'en avais pas tant que ça !

LUCETTE (un ton en dessous)

— Faut dire que t'étais pas marrante, comme nana... D'ailleurs, t'es toujours pas marrante ! Moi, les mecs me trouvaient... hic... marrante... et toi... hic... t'avais pas de mec...

MIMI (agressive)

— À qui la faute ? Tu me les piquais tous... Une vraie ravageuse !

LUCETTE (rigolarde)

— Ben quoi... hic... moi, je leur demandais pas d'être... hic... raisonnables... hic... moi...

MIMI (cinglante)

— Ça, c'est sûr ! Raisonnable, c'est un mot que tu connaissais pas !
D'ailleurs, tu le connais toujours pas !

LUCETTE (râleuse)

— Eh ! Garde pas la bouteille ! J'ai soif !

MIMI (sérieuse)

— T'as pas soif ! T'es ronde, ma pauvre Lucette !

LUCETTE (méchante)

— D'abord, t'en sais rien si j'ai soif ! Et j'suis... hic... pas saoule !

MIMI (négative)

— Ben non, t'es pas saoule, bien sûr... C'est juste que tu tiens plus sur
tes cannes...

LUCETTE (rationnelle)

— Qu'est-ce tu dis ? Tu vas voir... hic... si j'tiens plus... hic... J'peux
encore danser le french cancan... hic... Un... deux... hic...

LUCETTE braille le refrain.

[Grand bruit de chute]

MIMI (inquiète)

— Ça va ? Tu t'es pas fait mal ? Rassieds-toi et arrête de faire l'idiote...
T'auras l'air maline si tu te casses le col du fémur !

LUCETTE (de mauvaise foi)

— C'est l'pavé qu'a bougé... hic... Y a eu comme un tremblement de terre...

MIMI (pragmatique)

— Ben, c'est sûr ! Heureusement que je tenais la boutanche sinon le pinard se serait fait la malle !

LUCETTE (pratique)

— Ça, c'est sûr ! Et en plus... c'est du... hic... bon ! J'l'ai acheté au Cora...

MIMI (blagueuse)

— Tu rigoles ! Tu l'as piqué au Lidl, ouais... comme d'hab !

LUCETTE (colérique)

— T'as pas le droit de dire que je suis une voleuse !

MIMI (conciliante)

— Je dis pas que t'es une voleuse... juste que t'as piqué la bouteille, comme d'habitude, c'est tout...

LUCETTE (rassérénée)

— Quand je te dis... hic... que t'es pas marrante ! D'ailleurs, c'est eux les voleurs ! Tu te rends compte... hic... vingt balles pour une bouteille de picrate... hic... Hein ?! Trois euros... ça fait bien vingt balles...

MIMI (sérieuse)

— 19 francs et 68 centimes, exactement !

LUCETTE (étonnée)

— Ah ben ça, alors ! T'as avalé une calcu... hic... lette ?

MIMI (pragmatique)

— J'ai toujours été douée pour les chiffres.

LUCETTE (rêveuse)

— Toi... si t'avais fait des études...

MIMI (désolée)

— Mais j'ai fait des études ! Autant que toi, Ivrogne ! Les mêmes que toi, d'ailleurs ! Tu ne te souviens plus ?

LUCETTE (claironnante)

— T'as raison ! À nos études !

[Bruit de glouglou et de gorge, suivi d'un rot discret]

LUCETTE (enthousiaste)

— Encore un que les Boches n’auront pas !

MIMI (intriguée)

— Qu’est-ce tu débloques ?

LUCETTE (triste)

— C’est mon pauvre papa qui disait ça... chaque fois qu’il... hic... buvait un coup... hic... C’était un poète, mon Papa ! Il disait toujours plein de choses poétiques...

MIMI (enthousiaste)

— Encore un petit et puis on y retourne...

LUCETTE (étonnée)

— Ah zut ! J’crois bien que j’ai tout... hic... vidé...

MIMI (contrite)

— Qu’est-ce que tu peux être égoïste, quand même !

LUCETTE (ulcérée)

— Ah ben, elle est un peu forte, celle-là ! C’est moi qui paye la bouteille et... hic...

MIMI (rigolarde)

— Que tu payes...

LUCETTE (ulcérée)

— C'est moi qui pique... hic... la bouteille, si tu... hic... veux...

MIMI (apaisante)

— Te fâche pas...

LUCETTE (toujours sur le même ton)

— C'est moi qui pique... hic... c'est moi qu'invite... hic... et c'est moi...

MIMI (lénifiante)

— Excuse-moi !

LUCETTE (à bout de souffle)

— Et c'est moi l'égo... hic...

MIMI (sèche)

— Je m'excuse, là !

LUCETTE (colérique)

— La prochaine fois, c'est toi qui fauches la bouteille... na ! Hic...

MIMI (désolée)

— Je la paierai, même !

LUCETTE (dépitée)

— Ah non ! C'est pas du jeu ! T'as pas le droit de faire ça ! Tu dois la piquer !

MIMI (pragmatique)

— Ben, c'est pareil ! On la boira aussi !

LUCETTE (mécontente)

— Ah non ! Ça n'a rien à... hic... voir ! Payer, c'est à la portée de tout le... hic... monde... alors que faucher...

MIMI (compréhensive)

— Alors que faucher...

LUCETTE (trionphante)

— Alors que faucher... hic... c'est pour l'élite... hic... voilà !

MIMI (pratique)

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

LUCETTE (sérieuse)

— On attend la messe. On m'a toujours dit que le parvis... hic... d'une église, c'est l'idéal pour faire... hic... la manche.

MIMI (étonnée)

— T'as l'intention de faire la manche ?

LUCETTE (toujours sérieuse)

— Ben ouais ! Pour payer le pinard, au cas... hic... où on pourrait plus en piquer. Et puis, faudra bien manger... hic...

MIMI (agacée)

— Tu es toujours aussi cuite. De toute façon, cette église, elle n'ouvre jamais ! Tu devrais le savoir...

LUCETTE (sentencieuse)

— Ma maman, elle m'a toujours dit : « Aide-toi et le... hic... ciel t'aidera ! »

MIMI (cassante)

— Ouais ! Mais les Carmélites, elles disent : « fermons la porte et restons à l'intérieur » !

LUCETTE (révoltée)

— Ah, les vaches ! Elles auront tout fait pour... hic... nous emm...

MIMI (outrée)

— Oh ! Lucette !

LUCETTE (changeant de sujet)

— Tu crois que c'est fermé, chez Lidl ?

MIMI (rigolarde)

— Peut-être pas, mais c'est pas à côté ! T'as vu l'heure ?

LUCETTE (agacée)

— Non ! J'ai plus de montre !

MIMI (intriguée)

— Pourquoi t'as plus de montre ?

LUCETTE (péremptoire)

— J'sais plus ! Oups... J'l'ai donnée à un pauvre !

MIMI (étonnée)

— T'es malade, ma pauvre Lucette !

LUCETTE (pragmatique)

— Ben quoi ? C'est pas parce qu'on est fauché qu'on doit pas être généreux !

MIMI (désolée)

— Et il en a fait quoi, ton pauvre ?

LUCETTE (évasive)

— L'a p't'être acheté un litron avec... Ou p't'être qu'il donne l'heure à d'autres pauvres... Du coup... les pauvres... ils ratent plus leurs rendez-vous...

MIMI (triste)

— T'es vraiment bourrée, ma pauvre Lucette !

LUCETTE (grave)

— Même plus ! T'as vu, Mimi, j'ai plus le hoquet... C'est un signe... hic... Ah si ! Encore un peu ! Mais, qu'est-ce que j'ai soif !

MIMI (sérieuse)

— Allez ! Viens, on retourne là-bas !

LUCETTE (boudeuse)

— Retourne si tu veux, moi je reste ici... sur mon banc... Je veux voir le jour se lever !

MIMI (agacée)

— T'es chiante, ma pauvre Lucette ! On va pas passer la nuit là, quand même ?

LUCETTE (ferme)

— Pourquoi pas ? T'as des gosses qui pleurent après toi ?

[Gros soupirs de MIMI]

LUCETTE (désolée)

— Oh, excuse-moi, ma Mimi... Je voulais pas...

MIMI (dans un sanglot)

— C'est pas grave !

LUCETTE (désolée)

— Ben si ! Je sais bien que...

MIMI (reniflant)

— Oh, tu sais... maintenant... j'en ai pris mon parti...

LUCETTE (consolante)

— Si ça se trouve, ils vont revenir... Et p't-être qu'ils vont te... hic... ramener dans ta campagne... Je suis sûr qu'ils vont réfléchir...

MIMI (pragmatique)

— Oh ! Tu les connais pas !

LUCETTE (en aparté)

— Non, mais je me doute ! Je connais la mère !

MIMI (agacée)

— Qu'est-ce que tu marmonnes dans ta barbe, vieille ivrogne ?

LUCETTE (guillerette)

— Rien, rien ! J'cause toute seule !

MIMI (agacée)

— Ben, cause donc d'autre chose ! Les gosses... tu les mets au monde... tu les élèves... tu les bichonnes... Tu leur offres tout...

LUCETTE (désespérée)

— Arrête, Mimi ! Tu te fais du mal !

MIMI (ulcérée)

— Non ! Laisse-moi finir ! Jamais personne me laisse finir... J'en ai marre !

LUCETTE (contrite)

— Mimi ! Ça sert à... hic... rien...

MIMI (sur sa lancée)

— Tu les bichonnes... tu leur payes des études... Et puis après... ils t'en veulent... Ils te disent qu'ils ont pas demandé à venir au monde...

LUCETTE (atterrée)

— Arrête...

MIMI (sanglotante)

— Et un jour, ils t'abandonnent, sur le bord de la route... loin de chez toi... comme une vieille chaussette... Tu le crois, ça ? Comme une vieille chaussette... trouée...

[Gros sanglots de MIMI]

LUCETTE (avec compassion)

— On est tous dans le même bateau ! C'est toute l'histoire de ma vie, que tu racontes !

LUCETTE (changeant de sujet)

— Tout de même... hic... des personnes de nos âges...

MIMI (agacée)

— Quoi ? Des personnes de nos âges...

LUCETTE (pensive)

— Ben... dans la rue, comme ça... des personnes de nos âges...

MIMI (rassurante)

— On n'est pas obligées, ma pauvre Lucette...

LUCETTE (inquiète)

— Tu crois qu'on va savoir...

MIMI (pragmatique)

— Dis donc ! C'est toi qu'as voulu... C'est toi qu'as choisi le banc...

LUCETTE (navrée)

— Bon, c'est vrai ! Mais je croyais pas que c'était comme ça...

MIMI (étonnée)

— Tu t'attendais à quoi ?

LUCETTE (naïve)

— Je sais pas ! Plus de monde, plus de chaleur humaine, plus de mouvement...

MIMI (désespérée)

— T'as toujours pas décuité, ma pauvre chérie ! Je t'en ficherais, moi, de la chaleur humaine !

LUCETTE (sanglotant)

— Ben quoi ! Ça t'plairait pas, à toi, d'avoir des amis, de pouvoir compter sur les autres, d'être aimée... Imagine ! Un monde où tout le monde aiderait tout le monde... Un monde où il n'y aurait pas de malheureux... Un monde où tout le monde boufferait à sa faim... Dis, Mimi... ce serait pas beau, ça... au lieu de crever comme des vieilles bêtes... toutes seules...

[Longs sanglots de LUCETTE]

MIMI (désabusée)

— Les rêves... C'est plus de nos âges...

LUCETTE (agressive)

— Quoi, qu'est-ce qu'il a, notre âge ? Toi aussi, tu dis qu'on est plus bonnes à rien... comme tes gosses...

MIMI (vexée)

— Laisse mes gosses où ils sont !

LUCETTE (colérique)

— J'en ai marre, moi ! Je voudrais qu'on me respecte !

MIMI (apaisante)

— Mais ne te fâche pas ! J'ai dit ça comme ça...

LUCETTE (agacée)

— Tu vois, Mimi, c'est ça, ton défaut : tu parles sans réfléchir !

MIMI (agacée)

— Bon ! Ça suffit, maintenant ! Moi, j'y retourne !

LUCETTE (suppliante)

— Ah non ! Me laisse pas toute seule ici ! C'est un banc pour deux...

MIMI (grave)

— Alors, viens avec moi !

LUCETTE (ferme)

— Ah non ! Je veux voir le soleil se lever ! Ici !

MIMI (agacée)

— Ça va te servir à quoi ?

LUCETTE (didactique)

— Pour une fois, dans ma vie, je voudrais faire quelque chose que j'ai décidé moi-même ! Toute seule ! En adulte responsable !

MIMI (rigolarde)

— Adulte responsable ! On aura tout entendu ! Bon, je te laisse ! Moi, en adulte responsable, je retourne là-bas !

LUCETTE (coléreuse)

— Tu te rends ! Tu abdiques !

MIMI (agacée)

— J’abdique rien du tout ! Moi aussi, je prends une décision ! Toute seule !

LUCETTE (pragmatique)

— Eh ben, vas-y ! Retourne là-bas ! Mais ne me demande plus jamais de t’accompagner...

MIMI (outrée)

— Mais je t’ai rien demandé ! C’est toi qui as insisté ! Avec ton idée de te soûler pour ton anniversaire...

MIMI (curieuse)

— ... et d’ailleurs, tu m’as toujours pas dit... t’as quel âge ?

LUCETTE (sentencieuse)

— J’ai vingt ans ! Quand on aime, on a toujours vingt ans !

Elle chantonne :

— On n'a pas tous les jours vingt ans, ça n'arrive qu'une fois seulement...

MIMI (agacée)

— À toi, ça a dû t'arriver une paire de fois...

SŒUR CHRISTINE DES ANGES

— Ouh, ouh ! Mesdames !

LUCETTE (tonitruante)

— Zut ! Cornette droit devant ! Tirons-nous !

MIMI (désabusée)

— Trop tard, on est repérées !

SŒUR CHRISTINE DES ANGES

— Ah ! Mesdames ! Je vous cherchais partout ! Qu'est-ce que vous faites dehors ? Le goûter est prêt. Les autres pensionnaires sont toutes là. Dépêchez-vous ! Sœur Marie de la Pitié nous a préparé des brioches à la meringue...

LUCETTE (enthousiaste)

— De la brioche à la meringue ! Dépêche-toi, Mimi ! La grosse Antoinette va tout bouffer !

MIMI (amusée)

— Ben, Lucette ! Et ton banc... Et ton lever de soleil ?

LUCETTE (pragmatique)

— Bof... Le banc est bien accroché et le soleil se lève tous les jours... on a le temps...

SŒUR CHRISTINE DES ANGES

— C'est quoi, cette bouteille ?

MIMI

— On l'a trouvée devant le portail, alors on la rapporte... pour le recyclage.

LUCETTE et MIMI chantent en chœur :

— On n'a pas tous les jours vingt ans, ça n'arrive qu'une fois seulement...

C'était : « Le dialogue des carmélites »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LUCETTE : Arielle Cristoflau

MIMI : Suzy Le Blanc

SŒUR CHRISTINE DES ANGES : Maryse Colin

CRISE DE FOI

JANVIER 2013

Pour ce cinquième opus, j'ai adapté une de mes nouvelles, parue en 2010 dans le recueil « Au nom du père, de la fille et du mauvais esprit ». J'ai embauché Suzy Le Blanc pour rôle de récitante et nous retrouvons Yves Issartier et Charles Ancé, respectivement pénitent et confesseur. Avec, bien entendu, mon ami Luca, le grand magicien du son, derrière sa console. J'ai assez parlé, il est temps de frapper les trois coups et de lever le rideau.

Aujourd'hui : Crise de foi. (Non, pas celle que vous avez eu le 26 décembre et le 2 janvier : crise de foi... F.O.I. sans le E.)

La cathédrale est trop grande, trop haute, trop longue, trop large, trop vide. Ses bancs sont trop cossus, ses vitraux trop colorés, ses statues trop riches.

Franck aurait préféré un lieu plus humble, moins lumineux. La confession est un acte intime, discret qui requiert un certain confinement. Mais hélas, les petites églises sont, de nos jours, toutes fermées, désertes, abandonnées. Manque d'officiants ou manque de croyants ? Qui sait !

Sa destination est sur la droite, dans la contre-allée, au milieu de la nef, une petite tour octogonale aux jalousies sculptées, flanquée de deux absides

décorées de rideaux cramoisis. À gauche, une vieille femme, longue jupe grise, talons plats et bas de contention, est agenouillée. On ne peut voir son buste, mais on la devine mains jointes et visage tourné vers le prêtre, un fichu de dentelle enserrant ses vieilles joues. Quels horribles péchés confesse-t-elle, quelles turpitudes la tourmentent, un menu larcin, une pensée impure ? Quelque vénielle vilenie, sans doute, à moins que ce ne soit une excuse pour rompre sa solitude.

Franck approche à pas lents de l'autre alvéole et se glisse derrière le rideau. Le bois du siège est usé, poli par des générations de pénitents venus céans pour tenter de retenir une parcelle de paradis ou repousser loin d'eux les flammes de l'enfer.

Le cuir du prie-Dieu est craquelé, affaissé, creusé par les genoux de tant d'hommes et de femmes. De vagues murmures parviennent, l'un grave et posé, l'autre plus aigu, plus rapide. La dame a tant à raconter, tant à dire, tant à honnir.

Une des portes du narthex grince et des pas sonores s'avancent entre les bancs, s'arrêtent au bout de quelques pas seulement. Bruits de vêtements glissant sur le bois, raclement de pieds, toux se voulant discrète, mais qui roule sous la voûte, amplifiée par mille échos.

Les pépiements de la dame ont cessé, suivent à présent les conseils péremptaires de la voix basse. La dame se lève maintenant. Ses chaussures heurtent le montant de l'édicule, de menus froissements, un souffle rauque où perce l'emphysème, des pas assourdis qui se dirigent vers un banc proche ou attendent *Ave* et *Pater* en nombre suffisant pour une absolution complète.

Un panneau coulisse.

FRANCK (cérémonial)

— Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai beaucoup péché.

LE PRÊTRE (professionnel)

— À quand remonte votre dernière confession ?

FRANCK (amusé)

— Oh là ! C'est à quel âge la première communion ?

LE PRÊTRE (neutre)

— Oh là ! Comme vous dites !

[Petit rire de Franck.]

FRANCK (enjoué)

— Par quoi commençons-nous ?

LE PRÊTRE (professionnel)

— Pour une telle somme de péchés, allons directement à l'essentiel.

[Nouveau ricanement discret de Franck.]

FRANCK (rigolard)

— L'essentiel ! Certes ! Vous avez raison, faisons la version courte...

LE PRÊTRE (patelin)

— Je vous écoute, mon Fils.

FRANCK (amusé)

— C'est marrant ! Vous entendre m'appeler « mon fils »... J'ai jamais eu de père, alors...

LE PRÊTRE (patelin)

— Je vous écoute...

FRANCK (sérieux)

— OK ! Vous l'aurez voulu !

[Long silence traversé de petits bruits de chaises]

FRANCK (sinistre)

— J'ai tué !

LE PRÊTRE (intrigué)

— Bien ! Je vous écoute.

[Silence entrecoupé de respirations]

FRANCK (vibrant)

— Je suis un assassin ! Mais attention, pas un petit assassin miteux...
Non ! Un vrai assassin, un tueur, un bourreau !

LE PRÊTRE (sec)

— Combien de fois ?

FRANCK (disert)

— Je ne sais plus ! Peut-être une douzaine, une quinzaine ! J'ai les noms, les dates et les adresses dans un carnet, chez moi... Mais là... à brûle-pourpoint... Allez, disons au moins quatorze !

LE PRÊTRE (intrigué)

— Vous avez des remords... du repentir ?

FRANCK (sentencieux)

— Repentir ? Non... Pas vraiment ! Des remords ? Oui, parfois, surtout pour les enfants !

LE PRÊTRE (intrigué)

— Vous avez tué des enfants !

FRANCK (passif)

— Oui, quelques-uns !

LE PRÊTRE (intrigué)

— Pourquoi ?

FRANCK (pratique)

— C'est précisément la réponse que je cherche. La réponse que j'attends de vous.

LE PRÊTRE (paniqué)

— Je ne comprends pas !

FRANCK (didactique)

— Mais si ! Vous avez parfaitement compris ! Si, vraiment, Dieu m’a fait à son image, vous, l’Homme de Dieu, vous connaissez forcément la réponse à ma question.

Des pas s’éloignent et la porte se referme dans une longue plainte. Franck écarte légèrement le rideau. La vieille femme est toujours agenouillée sur son banc, les mains jointes et les lèvres murmurantes.

FRANCK (amusé)

— Combien vous lui avez donné à la vieille, pour ses péchés ?

LE PRÊTRE (agacé)

— Ça ne vous regarde pas !

FRANCK (pratique)

— Ouais, vous avez raison ! C’est juste pour savoir à combien vous estimerez ma contrition.

LE PRÊTRE (tonnant)

— Ne plaisantez pas !

La voix n’a pas murmuré, elle a tonné au-dessus des bancs et des pupitres, rebondi sur les piliers et résonné dans chaque caisson de la voûte. La pénitente a tremblé et s’est éclipsée en catimini. La porte n’a presque pas grincé.

FRANCK (rigolard)

— Oh là, mon Père ! Vous avez terrorisé votre souris grise.

[Long silence]

LE PRÊTRE (professionnel)

— Pourquoi pensez-vous que Dieu soit responsable de vos agissements ?

FRANCK (mystique)

— C'est la grande question !

LE PRÊTRE (pro)

— Dieu vous a donné le libre arbitre, le choix entre le bien et le mal !

FRANCK (didactique)

— Certes ! Mais il m'a donné également le pouvoir de tuer. Pire ! Il m'a donné l'envie de tuer.

[Silence]

FRANCK (sur un ton badin)

— J'ai violé les enfants... Les femmes aussi, mais j'y ai pris moins de plaisir. Mais là, Dieu n'y était pour rien, je pense.

LE PRÊTRE (tonnant)

— Vous blasphémez, mon fils !

La porte grince de nouveau et plusieurs pas descendent l'allée centrale : des hommes, sans doute et au moins une femme qui fait sonner ses talons sur les dalles de pierre.

FRANCK (murmurant)

— Que devient le libre arbitre quand une voix intérieure vous ordonne d'enfreindre le Premier Commandement ?

LE PRÊTRE (mystique)

— Mon fils, cette voix ne peut être celle du Seigneur !

FRANCK (intrigué)

— C'est ce que prétend l'Église ou ce que vous pensez, vous ?

LE PRÊTRE (sentencieux)

— Dieu est Amour !

[Franck ricane]

FRANCK (didactique)

— De quel Dieu parlez-vous ? Celui des Croisades ? Celui de la Saint-Barthélemy ou celui qui armait les fanatiques de l'IRA ?

LE PRÊTRE (excédé)

— Vous blasphémez encore ! Ce n'est pas Dieu qui a perpétré ces crimes, mais des hommes...

FRANCK (toujours didactique)

— ... Des hommes agissant en son nom ou pour sa gloire.

LE PRÊTRE (pro)

— Il a créé les hommes...

FRANCK (amusé)

— ... à son image !

LE PRÊTRE (péremptoire)

— ... Il a créé les hommes et leur a laissé le choix.

FRANCK (rigolard)

— Est-ce que Caïn a eu le choix ? N'est-ce pas Dieu qui lui a inspiré la jalousie envers son frère Abel ?

LE PRÊTRE (accablé)

— Pourquoi mettre tout sur le dos de Dieu ?

FRANCK (sentencieux)

— S'il n'est pas responsable, à quoi sert-il ? À quoi servent ces dévotions, ces cierges, ces vitraux. À quoi servent les prières ?

LE PRÊTRE (accablé)

— À repousser l'œuvre du Diable qui est en chacun de nous.

[Nouveau silence.]

Des pas masculins et féminins se rapprochent.

FRANCK (neutre)

— Vous pensez donc que la voix qui inspire le criminel est celle du Diable.

[Silence]

FRANCK (disert)

— Vous croyez au Diable ? À ses pompes et à ses œuvres, comme on dit ?

LE PRÊTRE (tonnant)

— Je crois à ses œuvres !

FRANCK (badin)

— Pensez-vous qu'un exorcisme...

LE PRÊTRE (hurlant)

— Cessez donc de me prendre pour un imbécile ! Vous n'êtes qu'un être abject, un triste individu ou un fou ! Vous n'avez pas besoin d'un prêtre, mais d'un psychiatre ! Laissez-moi en paix !

Les derniers mots tremblent encore sous la coupole au-dessus du chœur.
Des pas feutrés approchent lentement.
Franck sort du confessionnal et colle son visage contre le portillon central.

FRANCK (didactique)

— Quatorze victimes, quatorze cadavres, trois hommes âgés, sept femmes, un petit garçon et trois petites filles ! Quatorze morts, mon Père ! Vous vous souvenez de leurs yeux quand vous les égorgiez, de leurs cris, de leurs larmes !

LE PRÊTRE (vociférant)

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! Cessez de me tourmenter !

FRANCK (en colère)

— C'est cela que les enfants ont demandé ? C'est comme ça que les femmes vous ont supplié ? Et les petits vieux ?

LE PRÊTRE (suppliant)

— Arrêtez ! Je vous en prie !

FRANCK (toujours en colère)

— Est-ce Dieu ou le Diable qui vous a inspiré ?

LE PRÊTRE (hurlant)

— Cessez de me torturer !

[Coup de feu]

Un coup de feu a claqué, assourdi par l'épaisseur du bois. La balle est passée assez près du cou de Franck pour qu'il en ressente le souffle et la chaleur.

FRANCK (à la cantonade)

— Faites gaffe ! Il a un flingue !

La porte du confessionnal s'ouvre avec violence. Une soutane noire, un surplis blanc et une étole verte brochée d'or jaillissent, bousculent Franck et remontent la contre-allée vers l'abside. Au milieu des bancs, le prêtre fait face à deux gaillards en position de tir. Une femme en tailleur noir le tient également en joue.

FRANCK (professionnel)

— Abbé Saulnier, jetez votre arme ! C'est fini ! Vous n'irez pas plus loin ! L'église est cernée !

LE PRÊTRE (furieux)

— Mécréant ! Suppôt de Satan ! menteur ! Sale flic !

FRANCK (pragmatique)

— Vous l'avez dit, mon Père, je suis un sale flic et vous, un horrible assassin. Embarquez-le ! Je l'ai assez vu !

C'était : « Crise de foi »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LA RÉCITANTE : Suzy Le Blanc

FRANCK : Yves Issaretier

LE PRÊTRE : Charles Ancé

MARIAGE PAS GAI

FÉVRIER 2013

Pour cette sixième édition, j'ai voulu apporter fort modestement quelques pierres, ou quelques parpaings plus exactement, au débat politique actuel. On peut être pour, on peut être contre... toujours est-il que lorsque j'organise un mariage, il ne se termine jamais gaiement.

Et pour la circonstance, j'ai agrandi mon équipe en embauchant Daniel Conrad pour qui tout n'est que de l'amour et la mélodieuse Anne Mangeot qui est écrivain et chanteuse lyrique. Il me fallait aussi un flic et c'est Yves Issartier qui s'y colle, comme d'habitude.

Voilà ! Vous connaissez l'équipe, alors il est temps de frapper les trois coups et de lever le rideau.

Aujourd'hui : Mariage pas gai... (Et vous écrivez gai, comme vous voulez...)

L'HOMME (excédé)

— Lumière ! Qui a éteint ? Zut ! C'est quoi ce bazar ! Lumière !

[Deux coups de feu]

[Bruit de chute]

[Cri de femme]

L'HOMME (craintif)

— C'était quoi, ça ? Lumière ! Qui a tiré ?

LA FEMME (paniquée)

— Qu'est-ce qui se passe ? C'était quoi, ce bruit ?

L'HOMME (interrogatif)

— Y a quelqu'un ? Où êtes-vous ?

LA FEMME (soulagée)

— Ici !

L'HOMME (bougonnant)

Ici... Ici... Vous êtes marrante ! On n'y voit rien !

[Bruit de vaisselle bousculée]

[Choc sourd]

LA FEMME (effrayée)

— Hé ! Ma canne ! J'ai perdu ma canne !

[Bruits de pas pressés décroissants]

L'HOMME (essoufflé)

— Bon sang, qu'est-ce qui se passe, ici ?

LA FEMME (affolée)

Ma canne ! Il faut que je retrouve ma canne ! Aidez-moi !

L'HOMME (pragmatique)

— Comment voulez-vous que je la retrouve ? On ne voit rien, ici ! Et puis, à quoi ça va vous servir ? Vous la retrouverez plus tard !

LA FEMME (agacée)

— J'en ai besoin ! Je suis non-voyante ! Sans ma canne, je ne peux pas me déplacer.

L'HOMME (agacé)

— Ouais ! Ben, canne ou pas canne... Je suis aussi aveugle que vous !

LA FEMME (claironnante)

— On ne dit pas « aveugle »... on dit « non-voyant » !

L'HOMME (limite)

— Pu... c'est pas vrai ! Une chieuse !

LA FEMME (outragée)

— Hé ! Soyez poli !

[L'homme bougonne]

L'HOMME (crispé)

— Oui ! Bon ! Je m'excuse... Moi aussi, je suis mal-voyant, ce soir... Il y a plus une seule lumière. C'est une panne générale ! Sûrement l'orage ! J'espère que ça ne va pas durer des heures... Je voudrais pas rater le dîner !

LA FEMME (rassérénée)

— Vous êtes un ami du marié ou du marié ?

L'HOMME (rigolard)

— Ah, ah ! Vous êtes une marrante, vous ! En plus, ils s'appellent tous les deux Serge... Ça va pas faciliter les choses...

LA FEMME (souriante)

— Moi, je suis amie avec le décorateur.

L'HOMME (amusé)

— Décorateur ! Pfft ! Ben moi, j'en sais rien, mais...

LA FEMME (curieuse)

— Quoi, vous ne savez pas ce que fait votre ami ?

L'HOMME (évasif)

— Ben non ! Je ne lui ai jamais demandé ! On avait d'autres conversations...

LA FEMME (d'une petite voix)

— Ah ! Je vois !

L'HOMME (agacé)

— Quoi ? Qu'est-ce que vous voyez ? Je croyais que vous étiez aveugle...

LA FEMME (colère)

— Non-voyante !

L'HOMME (agacé)

— Oui, bon, ça va ! Il y a des circonstances...

LA FEMME (cassante)

— Quand on se dit ami avec quelqu'un et qu'on ne sait même pas ce qu'il fait...

L'HOMME (calmé)

— Si vous voulez tout savoir, nos relations n'étaient pas professionnelles, mais plutôt...

LA FEMME (mutine)

— C'était un de vos ex ?

L'HOMME (outré)

— Non, mais dites donc ! Je vous demande avec qui vous couchez, vous ?

LA FEMME (pondérée)

— Avec mon chien !

L'HOMME (rigolard)

— Eh ben ! C'est du propre !

LA FEMME (outrée)

— Vous voyez le mal partout ! Et puis, mon chien, il vaut bien mieux que certains hommes...

L'HOMME (intéressé)

— Il vous...

LA FEMME (stupéfaite)

— Ça va pas, non ! Mais vous pensez qu'à ça !

L'HOMME (rigolard)

— Ben, c'est un mariage... alors forcément...

LA FEMME (navrée)

— Ben oui, forcément... Les bonshommes, même invertis, ça reste des bonshommes.

L'HOMME (gouailleur)

— On ne dit pas « inverti » ! On dit « homosexuel » !

LA FEMME (rigolarde)

— Vous voyez bien que c'est agaçant...

L'HOMME (agacé)

— Pimbêche !

LA FEMME (outrée)

— Pédé ! Non ! Excusez-moi... je ne voulais pas...

L'HOMME (conciliant)

— Bof ! Ne vous excusez pas ! J'ai tellement l'habitude !

[Bruits liquides]

L'HOMME (pratique)

— J'ai trouvé le bol de punch. Vous en voulez ?

LA FEMME (relaxée)

— Pourquoi pas ! Où est-ce ?

L'HOMME (distrain)

— Juste là !

LA FEMME (agacée)

— Mais encore ?!

L'HOMME (pragmatique)

— Par là ! Par ici ! Par là, par là, par ici, par là, par ici...

[Choc sourd]

LA FEMME (brève)

— Aïe ! J'ai trouvé la table ! Continuez à parler...

L'HOMME (pragmatique)

— Par là ! Par ici ! Par là, par là, par ici, par là, par ici...

[Bruits liquides]

LA FEMME (amusée)

— Oups ! Je crois que j'ai mis ma main dans le bol ! Humm ! Pas mauvais ! Il y a un verre ?

L'HOMME (pratique)

— Il y en a ici. J'aperçois une ombre ! Bougez votre main.

LA FEMME (surprise)

— Hé ! Ça, c'est pas ma main !

L'HOMME (rigolard)

— Faites excuses ! Vous savez bien que les bonnes femmes, c'est pas mon truc... alors n' imaginez surtout pas que...

LA FEMME (agacée)

— Je n’imagine rien ! J’aime pas être tripotée, c’est tout. Posez le verre à côté du bol. Je vais me débrouiller.

[Bruits liquides]

L’HOMME (interrogatif)

— Dites donc ! Vous avez l’habitude du noir, vous. Vous pourriez peut-être trouver la sortie.

LA FEMME (dubitative)

— Avec ma canne ou mon chien, ouais ! Mais là... sans rien...

L’HOMME (rigolard)

— Ah ! Il sert aussi à ça, Médor... Et avec la canne...?

LA FEMME (outrée)

— Gros... dégueulasse !

L’HOMME (rigolard)

— Vous fâchez pas... Pfff ! Vous n’avez pas d’humour, vous...

LA FEMME (très fâchée)

— Ça ! C’est pas de l’humour !

[Bruits de sirènes]

LA FEMME (trionphante)

— C'est peut-être les pompiers qui viennent nous chercher. Vous croyez pas ?

[Long silence et toujours bruits de sirènes]

LA FEMME (angoissée)

— Hé ! Vous êtes là ? Hé oh ! Y a quelqu'un ?

[Cavalcades]

LE FLIC (hurlant)

— Bougez pas ! À genoux !

LA FEMME (affolée)

— Mais ! Qu'est-ce qui se passe ?

LE FLIC (péremptoire)

— À genoux, j'ai dit ! À genoux !

LA FEMME (suppliante)

— Mais dites-moi ce qui se passe !

LE FLIC (hurlant)

— Ne bougez plus ! Restez à genoux ! Où est l'arme ?

LA FEMME (affolée)

— Quelle arme ? Mais j'ai pas d'arme ! J'ai même pas ma canne !

LE FLIC (professionnel)

— Tendez vos mains au-dessus de la tête !

LA FEMME (angoissée)

— Mais expliquez-moi ce qui se passe !

[Bruits de menottes qui se referment]

LE FLIC (plus calme)

— Vous voyez bien ce qui se passe...

LA FEMME (cinglante)

— Eh ben non, justement ! JE NE VOIS RIEN ! JE SUIS NON-VOYANTE !

[Grand silence]

LE FLIC (sérieux)

— Merde !

LA FEMME (fâchée)

— Vous pouvez peut-être me retirer les menottes, maintenant...

LE FLIC (agacé)

— Merde !

LA FEMME (ulcérée)

— Hé ! Les menottes !

LE FLIC (pro)

— C'était qui, votre complice ?

LA FEMME (outrée)

— Mais vous êtes malade ! J'ai pas de complice !

LE FLIC (finement)

— Vous dites que vous avez perdu votre canne ?

LA FEMME (pratique)

— Oui ! Au moment de la panne ! Quelqu'un m'a bousculée dans le noir...

LE FLIC (intrigué)

— Quelle panne ?

LA FEMME (alarmée)

— Ben, la panne de courant ! À cause de l'orage !

LE FLIC (fébrile)

— Qu'est-ce que vous racontez ? Il n'y a jamais eu de panne !

LA FEMME (désespérée)

— Alors ! C'était quoi, ce cirque ?

LE FLIC (rationnel)

— C'était une canne blanche que vous aviez ?

LA FEMME (gouailleuse)

— J'ai entendu dire que c'est ce qu'on donne aux non-voyants. Remarquez, pour la couleur, je suis pas sûre...

LE FLIC (agacé)

— Merde !

LA FEMME (intriguée)

— Quoi merde ?

LE FLIC (désespéré)

— Ben, merde de merde... l'assassin s'est tiré avec votre canne... et comme il portait des grosses lunettes de soleil...

LA FEMME (rigolarde)

— Il vous a fait le coup de l'aveugle ! Il a pas essayé de vous vendre des savonnettes...

LE FLIC (agacé)

— Bon, ça va ! N'en rajoutez pas ! Vous avez des détails sur l'individu ? Sa taille, ses fringues...

LA FEMME (outrée)

— Vous vous foutez de moi ?

LE FLIC (marri)

— Oh pardon ! D'autres détails ?

LA FEMME (sérieuse)

— Il m'a dit qu'il était ami avec Serge...

LE FLIC (pro)

— Serge comment ?

LA FEMME (évasive)

— L'un des deux mariés... Comme ils s'appellent tous les deux Serge... J'ai pas réussi à savoir lequel...

[Bruit de tissu froissé]

LE FLIC (pratique)

— Serge Jaquier ?

LA FEMME (pragmatique)

— Je n'en sais rien ! Et vous savez, Commissaire...

LE FLIC (précis)

— Lieutenant !

LA FEMME (poursuivant)

— ... je ne suis même pas persuadée qu'il connaissait l'un des mariés...
trop évasif...

[Léger blanc]

LA FEMME (intriguée)

— Et pourquoi vous parlez de Serge Jaquier ?

LE FLIC (cynique)

— Parce qu'il est étendu à vos pieds... au milieu d'une mare de
punch...

LA FEMME (pratique)

— Ah zut ! Le pauvre Serge ! Il méritait pas ça... Le punch... c'est
sûrement moi quand j'ai bousculé la table.

LE FLIC (pro)

— Et à part son amitié avec un des mariés...

LA FEMME (lentement)

— Il m'a dit qu'il était homo... mais...

LE FLIC (intéressé)

— Mais...

LA FEMME (poursuivant)

— Mais... là aussi, j'ai des doutes... de la façon qu'il m'a pelotée...

LE FLIC (pragmatique)

— Donc... on a un individu qui est ou n'est pas l'ami d'un des mariés... qui est ou n'est pas pédé... et qui a eu le culot de passer devant nous la tête haute et nous souhaitant bonne nuit...

LA FEMME (dans un sourire)

— Vous avez raison, Lieutenant... c'est la merde...

[Grand silence]

LA FEMME (intriguée)

— Moi, ce qui m'étonne, c'est pourquoi Serge n'est pas revenu...

LE FLIC (agacé)

— De quel Serge vous parlez... Il est là, Serge !

LA FEMME (sérieuse)

— Pas celui-là ! L'autre Serge !

LE FLIC (atone)

— Ouais ! Pourquoi ?

LA FEMME (enflammée)

— Ben, ils viennent de se marier... ils ont fait une petite fête... Je sais pas... mais moi... si je venais de me marier... je serais un peu impatiente de...

LE FLIC (aux aguets)

— de...?

LA FEMME (claironnante)

— Ben, de consommer !

LE FLIC (incrédule)

— Vous pensez que...

LA FEMME (logique)

— J'étais amie avec Serge Jaquier... mais l'autre... j'ai jamais pu l'encadrer... un sournois... un suspicieux... pas sincère...

LE FLIC (intéressé)

— Vous n’auriez pas son adresse, par hasard ?

LA FEMME (rigolarde)

— Je vous mâche le morceau, vous pourriez au moins faire l’effort de l’avalé...

LE FLIC (à la cantonade)

— Janvier ! Retrouve-moi le marié... enfin l’autre marié...

[Bruit de cavalcade...]

[Grand coup de tonnerre]

LA FEMME (angoissée)

— Hé ! Vous allez pas me laisser là ? Oh, oh ! Y a quelqu’un ? Ah, les vaches ! Récupérez votre cadavre, au moins... Mon pauvre Serge... ils nous ont oubliés... Eh, oh !

C’était : « Mariage pas gai »

Avec par ordre d’entrée en ondes :

L’HOMME : Daniel Conrad

LA FEMME : Anne Mangeot

LE FLIC : Yves Issartier

SPÉCIAL RENAISSANCE

MARS 2013

Pour cette septième édition, j'ai assumé une commande. Je me suis mis au diapason de la ville de Nancy qui a décidé de consacrer ce printemps à la Renaissance. Vaste programme ! Pour moi, la Renaissance, c'est juste quelques vieilles croutes poussiéreuses que l'on vient regarder pendant les Journées du Patrimoine en ayant l'air de trouver ça génial. Alors, j'ai décidé de dépoussiérer un peu tout ça en faisant renaître... Léonard de Vinci... pour une interview exclusive. Et devinez à qui il a accordé cet entretien ? Eh oui... à Yves Issartier, sur RCN... Vous en avez de la chance !

Et comme c'est une surprise, je ne vous donnerais pas la distribution, à vous de trouver qui est qui. Il est temps de frapper les trois coups et de lever le rideau.

Aujourd'hui : Spécial Renaissance sur RCN...

[Générique de Marque-page]

YVES ISSARTIER (pro)

— Chers amis, bonjour ! Merci de nous écouter sur RCN 90.7... RCN, c'est Radio Caraïb Nancy, mais c'est aussi sur internet www.rcn-radio.org. Ça, c'est quand vous nous écoutez et que vous quittez notre chère et belle Lorraine. Chère et belle Lorraine que nous aimons tant au travers de ses écrivains,

de ses poètes, de ses artistes. Et je sais que vous êtes nombreux à nous écouter et que vous êtes fidèles le jeudi de 17 heures à 18 heures. Comme vous pouvez le constater, nous sommes bien jeudi, mais il n'est que 15 heures. C'est parce que cette émission est tout à fait exceptionnelle. Exceptionnelle à plusieurs titres. Exceptionnelle d'abord parce que nous n'allons pas parler de littérature, mais de peinture, d'inventions, de génie... Exceptionnelle également par la qualité de notre invité qui sera dans un instant à nos côtés. Pour l'instant, il signe des autographes dans le couloir. Alors, en attendant, nous allons parler de cet invité exceptionnel avec notre autre invité : le Professeur Schlumfumberger. Professeur, tout d'abord, merci d'être venu ici dans les studios de RCN pour nous parler de votre... comment dire... votre exploit... votre prodigieuse réussite...

PR SCHLUMFUMBERGER (docte)

— Ya ! Prodigieuse... géniale... wonderbar !!!

YVES ISSARTIER (pro)

— Alors, Professeur Schlumfumberger, expliquez-nous rapidement l'objet de votre expérience.

PR SCHLUMFUMBERGER (grandiloquent)

— Depuis 1996, grâce à Wilmut et Campbell, le clonage est devenu une pratique courante. Ya !

YVES ISSARTIER (pro)

— En effet ! Tout le monde connaît la brebis Dolly...

PR SCHLUMFUMBERGER (un peu agacé)

— Ya ! En 1998, l'éminent professeur Richard Seed a tenté le premier clonage humain. Le résultat ne fut pas à la hauteur de ses espoirs...

YVES ISSARTIER (pro)

— Rappelons qu'en France, la commission d'éthique interdit toute recherche sur les embryons humains et proscrit le clonage humain...

PR SCHLUMFUMBERGER (vraiment agacé)

— Schwachkof ! Idioten ! La science ne souffre aucun entrave ! Grace à Dieu, il y a des pays où les scientifiques sont mieux considérés !

YVES ISSARTIER (conciliant)

— Nous vous écoutons, Professeur !

PR SCHLUMFUMBERGER (docte)

— Ya ! En 2010, le docteur Han Ming Su et le professeur Tran Miu...

YVES ISSARTIER (dédaigneux)

— De Corée du Nord...

PR SCHLUMFUMBERGER (ulcéré)

— Ya ! Corée du Nord ! La science n'a pas de frontière ! En 2010, le docteur Han Ming Su et le professeur Tran Miu ont utilisé une autre technique appelée reconstruction.

YVES ISSARTIER (informatif)

— Qui permet de recréer non seulement un corps parfaitement identique, mais aussi de rendre la mémoire du clone.

PR SCHLUMFUMBERGER (trionphant)

— Ya ! Wonderbar !

YVES ISSARTIER (dubitatif)

— D'après ce que j'en sais, la première expérience n'a pas donné les résultats escomptés...

PR SCHLUMFUMBERGER (furieux)

— Nein ! Le sujet était un imbécile ! Il est devenu fou !

YVES ISSARTIER (pro)

— Vous avez vous-même repris les travaux de Han Ming Su et Tran Miu et procédé à la seconde expérience.

PR SCHLUMFUMBERGER (trionphant)

— Ya ! Très gross succès !

YVES ISSARTIER (pro)

— À tel point que l'on parle de vous pour le Prix Nobel...

PR SCHLUMFUMBERGER (modeste)

— Ya ! Mérité !

YVES ISSARTIER (pro)

— Et voilà, mes amis, après ces brillantes explications du Professeur Schlumfumberger, il est temps de faire entrer notre invité exceptionnel : il est reconnu comme l'un des plus grands peintres, un brillant ingénieur, l'un des plus grands génies que la Terre ait porté... Léonard de Vinci !

LÉONARDO DA VINCI (souriant)

— Bongiorno ! Je suis très content d'être ici. Les gens sont si gentils, partout !

YVES ISSARTIER (pro)

— Mon cher Maître, merci d'avoir accepté notre invitation...

LÉONARDO DA VINCI (ravi)

— Ma, c'est bien normal ! Tout le monde il est si charmant avec moi depuis que je suis revenu.

YVES ISSARTIER (pro)

— Maître ! Vous avez eu l'occasion de visiter les musées de Nancy et de Metz. Qu'en pensez-vous ?

LÉONARDO DA VINCI (enthousiaste)

— Ma c'est merveilleux ! Ça change tellement de mon époque où on ne peignait que des Madona, des Jésus et des choses religieuses ! J'aurais tant voulu peindre des ramasseurs de patates, comme votre Émile Friant ou jouer

avec les couleurs comme Victor Prouvé, Mondrian ou Claude Monet ou sur l'espace comme Pablo Picasso ou Salvador Dali !

YVES ISSARTIER (étonné)

— Mais, vous êtes considéré comme un des plus grands artistes de la Renaissance !

LÉONARDO DA VINCI (agacé)

— Ma, c'est quoi « Renaissance » ? Renaissance de quoi ? Renaissance de la vieillesse, renaissance des choses mille fois peintes... Ma, c'est quoi « Renaissance » ? C'est copie et recopie...

YVES ISSARTIER (exubérant)

— Mais c'est quand même une période de découverte : l'Amérique, le Nouveau-monde, la soie, les épices...

LÉONARDO DA VINCI (cassant)

— Si ! Si ! Mais en peinture ? Où est la révolution, la découverte ? Où est la liberté de trouver d'autres thèmes, d'autres perspectives. Des Madones, des nativités, des Mama et bébé... des Christ en croix, des Christ au pied de la croix, des Christ montant sur la croix... et des Vénus au bain, sortant du bain, dans le jardin... Et des batailles...

YVES ISSARTIER (en larmes)

— Oui ! Mais ces tableaux sont magnifiques, riches en couleur, en puissance... avec des lumières sublimes et une technique parfaite... La Joconde....

LÉONARDO DA VINCI (enflammé)

— Si ! Joconde ! Ma, c'est quoi la cochonnerie, là ? Il est raté, ce tableau... il est pas finito ! Ma ! Vous avez vu la bouche ? Ma, c'est quoi ce sourire niais ?

YVES ISSARTIER (enthousiaste)

— Il est au Louvre !

LÉONARDO DA VINCI (soulagé)

— Ah ! Bene ! Le petit François l'a gardé dans sa chambre... Je préfère...

YVES ISSARTIER (gêné)

— Non, Maître ! Le Louvre n'est plus le Palais Royal, c'est le plus grand musée de Paris.

LÉONARDO DA VINCI (catastrophé)

— Mon Dieu ! Et les gens voient la Joconde comme ça !

YVES ISSARTIER (enthousiaste)

— Et tout le monde trouve ce tableau remarquable et le sourire de la Joconde énigmatique.

LÉONARDO DA VINCI (colérique)

— La Joconde... énigmatique ? Ma ! Elle était idiote !

YVES ISSARTIER (conciliant)

— Vous avez aussi peint la cène...

LÉONARDO DA VINCI (calmé)

— La Cena ! Si ! Beaucoup de travail ! Heureusement, j'avais des élèves doués.

YVES ISSARTIER (curieux)

— Vous voulez dire que vous ne l'avez pas peint seul ?

LÉONARDO DA VINCI (souriant)

— Ma non ! Bien sûr ! Vous avez vu le tableau ! Et puis, mes petits élèves... ils étaient ravis de faire la vraie peinture. Autrement, ils faisaient juste les paysages dans le fond derrière les personnages. Sauf que dans la Cena...

YVES ISSARTIER (avide)

— Oui, Maître...

LÉONARDO DA VINCI (rêveur)

— Ma, dans le tableau, ils ont oublié un apôtre et je les ai pas recomptés.

YVES ISSARTIER (plus que curieux)

— Mais il y a bien Jésus et douze apôtres... Le compte y est !

LÉONARDO DA VINCI (sentencieux)

— Ma non ! Il y a Jésus, onze apôtres et une fille... on a oublié Saint Jean...

YVES ISSARTIER (abasourdi)

— Vous voulez dire qu'à la gauche de Jésus, avec le manteau rouge et les cheveux longs, ce n'est pas l'apôtre Jean ?

LÉONARDO DA VINCI (contrit)

— Ma non ! C'est la pute ! D'ailleurs si vous regardez bien, il reste une place entre Jésus et la pute. C'est là qu'on aurait dû peindre Jean.

YVES ISSARTIER (stupéfait)

— Et la fille... c'est Marie-Madeleine ?

LÉONARDO DA VINCI (évasif)

— C'était une pute, non ?

YVES ISSARTIER (radiophonique)

— Chers amis... nous allons digérer cette révélation extraordinaire avec une petite pause musicale. Finalement, notre renaissance à nous, ne serait-ce pas le rock n'roll ? Faisons-nous plaisir et écoutons Elvis nous parler de ses chaussures bleues...

LÉONARDO DA VINCI (très rock n'roll pendant l'intervention de Yves)

— Choux choux soupe aux choux... choux choux soupe aux choux...

YVES ISSARTIER (radiophonique)

— C'était *Blue suede shoes* par Elvis Presley en 1956. Vous êtes toujours à l'écoute de Marque-Page sur RCN 90.7 ou sur www.rcn-radio.org et nous sommes toujours en compagnie du Professeur Schlumfumberger et de notre grand invité du jour, à la fois peintre, ingénieur, anatomiste, sculpteur, architecte... l'un des plus grands génies que la Terre ait porté : le grand, l'unique Léonard de Vinci. Maître, nous sommes tellement ravis de vous recevoir... C'est air vous plaît ?

LÉONARDO DA VINCI (protocolaire)

— Ma... C'était tellement entraînant, tellement rythmé ! Ma, je n'ai pas tout compris... ce n'était pas du français, n'est-ce pas ?

YVES ISSARTIER (pragmatique)

— En effet ! C'est de l'anglais !

LÉONARDO DA VINCI (intrigué)

— Ma, c'est pas possible ! Les Anglais ! C'est juste des paysans incultes et des soldats féroces ! Pas des musiciens !

YVES ISSARTIER (pragmatique)

— C'est un chanteur américain...

LÉONARDO DA VINCI (emballé)

— Ma, j'ai connu des gens qui venaient des Amériques ! C'est Cristobal Colombo qui les avait rapportés. Un homme et une femme, tout nus

avec des plumes. Il pensait faire l'élevage, peut-être. Ma, je ne savais pas qu'ils chantaient comme ça...

YVES ISSARTIER (conciliant)

— Ah ! Le monde a beaucoup changé depuis le XVI^e siècle ! Les Anglais se sont civilisés et les Américains ne portent plus de plumes... Enfin pas tous... Vous aimez la musique moderne !

LÉONARDO DA VINCI (enflammé)

— Ma, chaque jour, je m'aperçois un peu plus que nous n'étions rien ! En musique, en peinture, en architecture, en véhicules... Nous étions rien !

YVES ISSARTIER (essayant de recadrer le propos)

— Tout de même, Maître ! La Renaissance a apporté beaucoup à l'art et à la civilisation.

LÉONARDO DA VINCI (contrarié)

— Si vous le dites ! Ma, lorsque je vois toutes les richesses et les facilités dont vous disposez aujourd'hui, je me dis que nous n'étions pas grand-chose !

YVES ISSARTIER (conciliant)

— Mais vous avez, vous-même, contribué à ce modernisme d'aujourd'hui. Par vos inventions, notamment...

LÉONARDO DA VINCI (surpris)

— Qué invention ?

YVES ISSARTIER (enthousiaste)

— Vos machines volantes... vos machines de guerre...

LÉONARDO DA VINCI (rigolard)

— Ma, c'est rien du tout, ça ! C'est juste les dessins pour les petits neveux ! Ils disaient : Tonton, tu dessines une machine qui vole. Alors, je dessinais... Après, ils disaient : Tonton, dessine une machine qui lance des flèches à toute vitesse. Alors, je dessinais la machine qui lance des flèches... Après, ils disaient : Tonton, dessine un homme fort et qui court vite. Alors, je dessinais un homme avec quatre bras et quatre jambes.

YVES ISSARTIER (ébranlé)

— Quand même ! L'ascenseur à bateaux, la vis sans fin...

LÉONARDO DA VINCI (sérieux)

— Si ! De temps en temps, je dessinais aussi des choses utiles... Ma ! Personne ne comprenait, alors... Et puis, c'était plus drôle de dessiner pour les petits neveux...

YVES ISSARTIER (admiratif)

— Vous êtes tellement surprenant, Maître ! Avant de nous quitter, je voulais vous offrir un cadeau : une pensée poétique en français, cette

fois, un groupe de jeunes gens qui rêvaient d'un autre monde... Ça vous convient, Maître ?

LÉONARDO DA VINCI (grandiloquent)

— Ah, rêver ! Ma, toute ma vie, je n'ai fait que ça... rêver...

YVES ISSARTIER (radiophonique)

— Alors, nous écoutons Téléphone : *Je rêvais d'un autre monde...*

YVES ISSARTIER (radiophonique)

— Et voilà, chers amis, ce numéro très spécial de Marque-page est déjà terminé. Nous étions en compagnie du Professeur Schlumfumberger, Professeur, merci pour votre grande découverte et merci de vous être arrêté quelques instants chez nous...

PR SCHLUMFUMBERGER (courtois)

— Ya ! Merci également à vous de m'avoir invité.

YVES ISSARTIER (radiophonique)

— Vous avez des projets de... reconstruction... en ce moment...

PR SCHLUMFUMBERGER (grandiloquent)

— Ya ! Gross projet... Le plus Kolossal homme politique allemand de tous les temps...

[Tousotement de Yves]

YVES ISSARTIER (lyrique)

— Et nous étions également en compagnie de notre grand invité du jour, à la fois peintre, ingénieur, anatomiste, sculpteur, architecte... l'un des plus grands génies que la Terre ait porté : le grand, l'unique Léonard de Vinci. Maître, nous étions tellement ravis de vous recevoir...

LÉONARDO DA VINCI (révérencieux)

— Si ! Moi aussi ! J'espère que vous viendrez me voir chez moi, au Clos Lucé...

YVES ISSARTIER (Pro)

— Nous avons noté cette invitation et qui sait, peut-être pourrons-nous enregistrer une autre émission... chez vous.

[Générique de Marque-page]

YVES ISSARTIER (radiophonique)

— Chers amis, je vous remercie, merci également à Luca, le grand Luca Chindamo à la technique et je vous donne rendez-vous la semaine prochaine pour une nouvelle édition de Marque-Pages

LÉONARDO DA VINCI (gourmand)

— Si ! Et surtout... vous emmenez le petit Luca, qui est dans la cage de verre... et qui est si beau et si charmant...

YVES ISSARTIER (radiophonique)

— Au revoir.

C'était : « Spécial Renaissance »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

Yves ISSARTIER : lui-même

PR SCHLUMFUMBERGER : Charles ANCÉ

LÉONARDO DA VINCI : Sylvain ASSELOT

*Un grand merci à mon ami Yves Issartier
qui a accepté que je parodie son émission phare
et un autre pour avoir participé à cette imposture...*

GARDE À VUE

AVRIL 2013

Pour cette huitième édition, retour au polar. Je me suis imaginé dans la peau du regretté Claude Miller, mort l'an dernier à cette époque. Bien entendu, je ne disposais ni de l'inébranlable Lino Ventura, ni du truculent Michel Serrault ou de la troublante Romy Schneider. C'est curieux, quand je lis la distribution de mes films préférés, j'ai toujours l'impression de visiter un cimetière. Ça me rappelle un ami qui ouvre l'Est Républicain chaque matin, à la rubrique nécrologique. À mon avis, ça le rassure !

Enfin, j'ai quand même trouvé mon Lino et ma Romy pour un remake de ce chef-d'œuvre du polar psychologique. Je ne suis pas le grand Michel Audiard, mais j'espère que vous goûterez cette nouvelle version de « Garde à vue ». Frappons les trois coups et levons le rideau.

[Bruits de chaises]

FLIC (pro)

— Asseyez-vous ! Vous savez pourquoi vous êtes là ?

MAGDELEINE (innocente)

— J'ai traversé en dehors des clous ?

FLIC (échauffé)

— Ça commence fort... Nom, prénom, âge et profession !

MAGDELEINE (sobre)

— Daubray, Magdeleine, 32 ans, artiste.

[Bruits machine à écrire]

FLIC (machinal)

— Daubrais... A.I.S. ?

MAGDELEINE (excitée)

— Non A.Y. !

FLIC (pro)

— Daubray... Madeleine...

MAGDELEINE (insistant sur le G)

— Magdeleine !

FLIC (imperturbable)

— Daubray (A.Y.), Magdeleine (avec un G), 32 ans... Artiste... De quel genre, l'artiste ?

MAGDELEINE (pragmatique)

— Artiste !

FLIC (curieux)

— Ça continue !

MAGDELEINE (échauffée)

— Peintre, sculpteur, poète, performeuse, musicienne, comédienne...
etc..., etc... Artiste...

FLIC (conciliant)

— Donc... artiste...

MAGDELEINE (sobre)

— C'est ce que je disais !

FLIC (pro)

— Mariée ? Des enfants ?

MAGDELEINE

— Célibataire... j'avais trois enfants...

FLIC

— Vous aviez, ouais...

MAGDELEINE

— Oui ! Ils sont morts !

FLIC (pro)

— Ouais ! Ils sont morts ! Et donc, vous savez pourquoi vous êtes ici...

MAGDELEINE (sans expression)

— Je fais trop de bruit quand je sculpte, la nuit... Je regrette !

FLIC (excédé)

— Je vois ! On s’amuse avec le pauvre flic demeuré... On se la joue détaché... on va rigoler, je vous le dis !

MAGDELEINE (froide)

— Frapper la pierre, ça fait du bruit ! C’est vrai ! Mais ça ne vaut pas la peine de s’énerver comme ça !

FLIC (au bord de craquer)

— Je sens la mandale au bout des doigts, ma p’tite dame...

MAGDELEINE (calme)

— Mademoiselle... J’y tiens !

FLIC (soufflant)

— Mademoiselle... Si vous voulez... Vous aviez trois gosses...

MAGDELEINE (énumérant)

— Jérémie, cinq ans... Jézabel, trois ans... et Joseph, dix-huit mois... de merveilleux petits... si gentils...

FLIC (refroidi)

— Ouais ! Vous leur avez fait bouffer quoi, à ces merveilleux petits, si gentils ?

MAGDELEINE (pragmatique)

— Ils sont morts.

FLIC (désabusé)

— Et ils sont morts... ouais, je sais... mais de quoi ?

MAGDELEINE (évasive)

— Je l'ignore ! Bon, si vous n'avez plus besoin de moi...

[Long silence...]

[Raclerment de chaise...]

MAGDELEINE (en détachant les mots)

— Monsieur le policier, c'est déjà assez dur de savoir qu'ils sont morts. Je n'ai pas envie de discuter du pourquoi et du comment ! Donnez-moi mon amende que je puisse rentrer chez moi. J'ai un triptyque à terminer... Je m'en vais...

FLIC (excédé)

— Coucouche panier ! Vous vous croyez où, là ?

MAGDELEINE (repentante)

— Ne le prenez pas sur ce ton, Monsieur le policier ! J'ai fait du bruit... mes enfants sont morts... ce n'est pas une raison pour me traiter comme une délinquante...

FLIC (technique)

— Retour aux sources ! Ces enfants...

MAGDELEINE (neutre)

— Ils sont morts ! Doit-on vraiment en parler sans arrêt ?

FLIC (mi-figue mi-raisin)

— Ouais ! Moi, c'est une chose qui me passionne !

MAGDELEINE (étonnée)

— Franchement ! Je trouve ça un peu morbide, moi... pas vous ?

FLIC (admiratif)

— Vous êtes une marrante, vous ! Vos trois gosses sont morts et ça n'a pas l'air de vous stresser. Vous parlez boulot.

MAGDELEINE (pro)

— Vous savez, pour nous, les artistes, la phase de création est très importante. Quand l'inspiration est là, il faut absolument la laisser s'exprimer, sinon...

FLIC (bouillant)

— Assez! Il s'est passé quoi dans la nuit du 4 au 5 avril ?

MAGDELEINE (évasive)

— Sans mon agenda...

FLIC (au bord de la crise de nerfs)

— Vous vous foutez de ma gueule, là ! Le 5, c'était avant-hier... Vous savez bien ce que vous avez foutu dans la nuit d'avant-hier, quand même !

MAGDELEINE (mezzo vocce)

— La nuit d'avant-hier... la nuit d'avant-hier...

[Lourd silence]

MAGDELEINE (trionphante)

— Oui ! Ça y est ! Je me souviens ! C'est la nuit où les enfants sont morts !

[Silence]

FLIC (curieux)

— Oui, justement ! Et après ?

MAGDELEINE (curieuse)

— Ils sont morts, c'est tout !

FLIC (en pression)

— Ils sont morts... ils sont morts... ils sont morts... comment ?

MAGDELEINE (soufflant)

— Ils sont morts, c'est tout !

FLIC (pour lui-même)

— Je vais me la faire !

[Silence gêné]

FLIC (pro)

— Bon... ma p'tite dame...

MAGDELEINE (nette)

— Mademoiselle...

FLIC (pro)

— Ouais... Mam'zlle ! Le 4 avril, votre nounou... Madame Renée Barbery vous a ramené vos gosses à dix-huit heures...

MAGDELEINE (neutre)

— C'est possible, je ne me souviens plus de l'heure...

FLIC (pro)

— Le lendemain matin, 5 avril à neuf heures, cette même nounou vous a croisée quand vous quittiez l'immeuble. Vous lui avez laissé une clef de votre appart'...

MAGDELEINE (pragmatique)

— De la porte de service, pas de la porte d'entrée...

FLIC (un peu moins pro)

— Porte de service, porte d'entrée, on n'en est plus là...

MAGDELEINE (hystérique)

— Je regrette ! Ça fait une énorme différence, au contraire ! Les domestiques n'entrent JAMAIS par la grande porte...

[Long silence]

FLIC (calme)

— Vot' nounou, Renée Barbéry est entrée dans votre appartement... par la porte de service... Elle s'est dirigée vers la chambre de vos gamins, Jérémie et Joseph...

MAGDELEINE (neutre)

— Oui ! C'est la première porte lorsqu'on vient du petit couloir... C'est la chambre bleue... C'est un Charles David qui l'a décorée... Un pur

chef-d'œuvre... Vous connaissez Charles David ? Il est A-DO-RABLE... Un véritable génie de la décoration ! Très en vogue à Paris... Très demandé... Mais, excusez-moi, je vous ai coupé...

[Silence]

FLIC (interloqué)

— Suffit ! La nounou a ouvert la porte de la chambre... bleue... et elle a trouvé les corps sans vie de Jérémie et de Joseph...

MAGDELEINE (triste)

— Les pauvres petits anges...

[Nouveau silence]

FLIC (pro)

— Puis, elle est allée voir dans l'autre chambre...

MAGDELEINE (ravie)

— La chambre rose ! Celle-ci, je l'ai décorée moi-même... J'ai choisi les tentures et les voilages... Il est vrai que pour la moquette je ne suis pas sûre qu'elle soit tout à fait appropriée... Mais pour une petite fille de cet âge... Quoi que...

[Long soupir du flic]

FLIC (un peu stressé)

— Méfiez-vous ! Ça va mal finir ! La nounou a trouvé le corps sans vie de la petite Jezabel...

MAGDELEINE (sur son nuage)

— Je suis un peu navrée pour la moquette... Vous savez, Monsieur le policier, c'est dès le plus jeune âge que l'on doit apprendre la beauté et l'harmonie aux enfants... surtout à une petite fille...

FLIC (excédé)

— Continuez à vous foutre de ma gueule ! J'ai deux jours pour vous faire craquer... Je vais vous coller en bas, moi, dans la souricière, vous aurez tout le loisir de vous poser la question de savoir si le béton du sol est en harmonie avec le béton des murs...

MAGDELEINE (au bord des larmes)

— Pourquoi s'énerver ? Nous parlions si gentiment de mes petits anges et leurs si jolies chambres... sauf cette affreuse moquette que je vais faire changer dès aujourd'hui... Il est hors de question que ma petite Jézabel passe une nuit de plus... Oh ! Pauvre petite Jézabel... ma petite Princesse !

FLIC (calmé)

— C'est bien ! Continuez ! Jouez les dingues ! Vous avez raison, remarquez... dans votre cas... Overdose, ça vous dit quelque chose ?

MAGDELEINE (hystérique)

— Ah non ! Vous n'avez pas le droit ! Je vous l'interdis ! Les artistes ne sont pas des fous... ce sont des artistes et ils ont droit au respect... J'ai droit au respect et je refuse à un vulgaire policier le droit de juger de mon esprit...

[Nouveau soupir douloureux du flic]

MAGDELEINE (toujours dans le même état)

— Et d'ailleurs, vous êtes à mon service... C'est moi qui vous paye, avec mes impôts que je juge excessifs, par ailleurs... Mais sachez, Monsieur le petit Policier, que je saurais en parler au Préfet de Police qui est un de mes grands amis, et au Ministre qui a A-DO-RÉ mon travail à la FIAC...

FLIC (grondant)

— Assez ! Fermez-la ! Votre préfet, votre ministre... j'en ai rien à foutre... Si vous ne voulez pas parler, fermez-la... Je vais vous expédier au dépôt et nous reprendrons cette conversation, à tête reposée, dans quelques heures... et si c'est pas mieux, je vous enverrai au proc' qui se démerdera avec vous...

MAGDELEINE (apaisée)

— Oh non ! Vous n'allez pas me chasser... on s'entend si bien ! On papote, on parle des enfants, tout ça... Allez ! Ne faites plus le méchant !

FLIC (excédé)

— Non, mais il vous manque une case ! Vous vous croyez où, là ? À un thé chez Madame la Baronne ?

MAGDELEINE (conciliante)

— Vous voyez ! Je suis toute gentille avec vous et vous vous fâchez ! Ce n'est pas raisonnable, Monsieur le policier... Allez ! Posez vos questions !

FLIC (pro)

— Qu'est-ce que vous leur avez donné à vos gosses dans la nuit du 4 au 5 avril ?

MAGDELEINE (souriante)

— Il n'y a que ça qui vous intéresse !

FLIC (courtois)

— Quoi ? Ça vous intéresse pas de savoir de quoi vos mioches sont morts ?

MAGDELEINE (haussant le ton)

— C'est déjà bien assez pénible de les savoir morts ! Changeons de sujet, voulez-vous ! Ou alors, je m'en vais !

[Raclément de chaise]

MAGDELEINE (en colère)

— Au revoir Monsieur !

FLIC (autoritaire)

— Assis ! C'est pas fini !

MAGDELEINE (courtoise)

— Là, je ne vous comprends vraiment pas ! Tout à l'heure, vous vouliez me chasser... et quand je m'en vais... vous m'ordonnez de rester... Avouez, Monsieur le policier, que vous êtes difficile à comprendre...

FLIC (pro)

— Je vais vous poser une dernière fois la question...

MAGDELEINE (tranchante)

— Vous n'allez pas recommencer ?

FLIC (imperturbable)

— Qu'est-ce que vous avez foutu dans la soirée du 4 avril ?

MAGDELEINE (glaciale)

— Je suis sortie, là !

FLIC (neutre)

— Vous êtes sortie ! En laissant vos enfants seuls ! C'est ça ?

MAGDELEINE (pragmatique)

— Ils n'étaient pas seuls... Ils étaient tous les trois... Et Jérémie est bien assez grand pour veiller sur le sommeil des petits. C'est un garçon très mûr pour son âge.

[Soupir du flic]

FLIC (outré)

— Très mûr ! À cinq piges ! Vous laissez un bébé de dix-huit mois et une gamine de trois ans à un gamin de cinq ans ! Vous n'avez pas peur des mouches, vous...

MAGDELEINE (calme)

— Ah non, Monsieur le policier, ne soyez pas vulgaire !

FLIC (au bord de crise de nerfs)

— Mademoiselle Daubray... Vous croyez raisonnable de confier des petits mômes à un gosse qui ne va même pas à l'école.

MAGDELEINE (en fureur)

— Je vous interdis d'insulter cet enfant. Il va à l'école... au cours Jupiter... un institut renommé pour la somme et la qualité des enseignements prodigués. Jérémie a obtenu les meilleures notes de sa classe. Il est parfaitement capable de veiller, voire d'aider ses frère et sœur au quotidien. C'est un garçon EX-CEP-TION-NEL.

FLIC (glacial)

— C'est surtout un garçon mort ! Pendant que vous faisiez la fête !

MAGDELEINE (dans une rage folle)

— Oui ! Eh bien, ce n'est pas de ma faute si les enfants font n'importe quoi dès que j'ai le dos tourné. Qu'est-ce que vous feriez, vous, si vous aviez une invitation d'une importance capitale ? Vous diriez : tant pis, il faut que je reste pour garder mes enfants ? Non, mon petit monsieur ! Une invitation capitale, c'est une invitation capitale ! On ne se soustrait pas à ce genre d'invitation...

FLIC (ferme)

— Oh là ! Du calme ! C'est moi qui cause !

MAGDELEINE (dans une colère sublime)

— Que je me calme ! Non mais... vous plaisantez... Que je me calme ! Alors que, d'après vous, j'aurais dû me soustraire à une invitation capitale... Mais savez-vous au moins, mon petit Monsieur, de qui émanait cette invitation ? Hein ! Allez, dites un nom !

[Silence gêné]

MAGDELEINE (trionphante)

— De Charles d'Ancecourt... Oui, mon petit monsieur... Charles d'Ancecourt, lui-même... Peut-on refuser l'invitation de Charles d'Ancecourt pour une vulgaire raison domestique ?

FLIC (désespéré)

— Connais pas ! C'est quoi, votre Charles machin-truc... Vous m'auriez dit un ministre ou le Président...

MAGDELEINE (méprisante)

— Tûtûtû ! Moi ! M'acoquiner avec des socialistes ! Dieu du ciel ! Dans quel monde vivons-nous ?! Vous, un serviteur de l'État, vous ignorez qui est Charles d'Ancecourt ?

FLIC (décontracté)

— Ouais ! Et ça m'empêche pas de dormir ! Si on revenait à nos moutons...

MAGDELEINE (outragée, humiliée)

— Ah non ! Je ne laisserais sûrement pas passer ce que vous avez eu l'audace de dire. Je veux... non... j'exige que vous fassiez immédiatement des excuses pour avoir osé rabaisser le GRAND Charles d'Ancecourt au rang de... ministre... de président... de valet, quoi...

FLIC (crispé)

— Bon ! Ça suffit, vos conneries...

MAGDELEINE (scandalisée)

— Oh ! Monsieur !

FLIC (agacé)

— Ça va, la mijaurée ! On verra bien la gueule que vous tirerez à Maxéville !

MAGDELEINE (outrée)

— Monsieur !

FLIC (amusé)

— Je ne suis pas sûr que les nanas de votre cellule sauront qui est le GRAND Charles Machin-Truc... quoique... tout est possible... Par contre, je peux vous dire qu'une tueuse d'enfants n'est pas trop bien vue dans le quartier... Ces dames sont pas des anges... mais qu'elles soient trafiquantes de drogue, voleuses, prostituées ou meurtrières... elles ont toutes un point en commun : elles adorent les mômes ! Alors, vous... Je vous prédis quelques années bien sombres...

MAGDELEINE (radoucie)

— Mais, Monsieur le policier... vous savez bien que je suis innocente !

FLIC (pro)

— Innocente, faut voir ! Je ne sais toujours pas ce qui s'est passé dans cette foutue nuit du 4 au 5...

MAGDELEINE (rayonnante)

— Justement ! Il ne s'est rien passé ! Rien du tout !

FLIC (un ton au-dessus)

— Mais merde alors ! Qui a filé du poison à vos gosses ?

MAGDELEINE (sérieuse)

— Ça, Monsieur le policier, je voudrais bien le savoir ! Et croyez-moi si Jérémie a fait une bêtise, il va se faire gronder. Si ce chenapan a encore une fois chapardé dans la pharmacie, il va m'entendre ! D'ailleurs, je compte sur vous, Monsieur le policier, pour lui dire quelques mots bien sentis à ce gredin.

FLIC (apeuré)

— Et oh ! Où tu vas là ? C'est quoi, ce cirque ?

MAGDELEINE (nostalgique)

— Ah ! Monsieur le policier ! Vous savez, élever toute seule trois bambins, ce n'est pas toujours facile... Il y a des jours où je regrette d'avoir refusé Antony, Serge et même Nordine... même Nordine, Monsieur le policier...

FLIC (pro)

— C'est qui, ces mecs ? Les pères...

MAGDELEINE (enflammée)

— Ah non ! Pas des pères ! Tout juste des géniteurs, et encore... Un père, c'est autre chose ! Un père, j'en ai eu un, moi ! Un père, c'est celui

qui dirige... un père, c'est celui qui accompagne... un père, c'est celui qui aide... un père, c'est celui qui corrige... celui qui sait à quel moment distribuer les félicitations et quand saisir le fouet... Oui, Monsieur le policier... un père, ce n'est pas juste un homme qui vous met enceinte et qui ne fait rien pour vous retenir.

FLIC (intéressé)

— Votre vieux vous battait ?

MAGDELEINE (hystérique)

— Mais bien entendu ! Parce que je le méritais... J'étais stupide, arrogante, fainéante, irrespectueuse ! Les filles comme moi méritent d'être battues, rouées de coups, c'est la seule façon pour leur faire entrer un peu de sagesse dans le crâne... Vous ne croyez pas ? Et d'ailleurs, si je suis ce que je suis aujourd'hui, c'est lui et lui seul que je dois remercier ! Oui, Monsieur, c'est ça, un père !

FLIC (pro)

— Parce qu'en plus vous battiez vos mioches ?

MAGDELEINE (pleine de douceur)

— Mais oui, quand il le faut ! Je me dois d'être juste avec ces petits anges. Un baiser et une histoire s'ils sont sages... la badine et le cabinet noir s'ils désobéissent...

FLIC (curieux et outré)

— Même le bébé ?

MAGDELEINE (matoise)

— Oh, Monsieur le policier ! Ne vous laissez surtout pas attendrir ! Dès la naissance, les enfants sont retors. On ne doit rien leur céder ! Plus ils sont petits et plus il faut s'en méfier, croyez-moi !

[Long soupir désolé]

FLIC (pro)

— Dites-moi seulement si c'est vous qui avez filé des médocs à vos gosses, avant-hier ?

MAGDELEINE (sereine)

— Ça m'arrive, parfois ! Mais jamais plus d'un cachet ou deux et toujours dans beaucoup d'eau. Comme ça, ils font de beaux rêves et le lendemain, ils sont vraiment A-DO-RA-BLES.

FLIC (désabusé)

— Bon ! On n'en sortira pas ! Je laisse tomber !

MAGDELEINE (sereine)

— Fort bien, alors, Monsieur le policier ! J'ai hâte de rentrer chez moi pour voir si mes petits anges ont été sages en mon absence...

FLIC (calme)

— Ça, pour être sages... Ils seront jamais aussi peignards que maintenant, ces pauvres gosses...

MAGDELEINE (rayonnante)

— Ah ! Vous me soulagez ! Je suis bien heureuse de savoir qu'ils se tiennent tranquilles en m'attendant... Pour leur peine, je vais leur faire un gros gâteau au chocolat avec plein de crème Chantilly... Quand ils sont bien sages, je leur fais toujours un grand gâteau au chocolat... c'est leur récompense... Parce que vous savez, Monsieur le policier, je suis sévère, certes, mais j'adore leur faire plaisir... Vous comprenez, Monsieur le policier... le cœur d'une mère...

[Bruit de chaises]

FLIC (à la cantonade)

— Belmont ! Tu accompagnes Mademoiselle Daubray chez le proc' !
Gaffe ! Elle est barrée grave !

MAGDELEINE (souriante)

— Au revoir, Monsieur le policier ! Ce fut si agréable de discuter avec vous... Je vous ferai porter une invitation pour le vernissage de mon triptyque... Ça s'intitule... : *Trois enfants au tombeau* !

[Bruit de porte qui se referme... violemment]

C'était : « Garde à vue »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LE FLIC : Yves ISSARTIER

MAGDELEINE : Ariane PERDIGAL

RENCONTRES DE 3 TYPES

MAI 2012

Pour cette neuvième édition, je vous ai concocté un triptyque littéraire avec, pour le premier acte, un retour au temps jadis. À cette période bénie de la Renaissance où tout n'est que culture et raffinement, où il fait bon se promener dans les rues où ne règne nulle pollution, où aucune rencontre de hasard ne peut tourner au drame et où les hommes utilisent un langage châtié pour s'adresser la parole en toute circonstance.

Frappons les trois coups et levons le rideau.

Acte I

[Bousculade]

PREMIER PERSONNAGE

— Faquin ! N'auriez-vous point le temps de vous excuser ?

SECOND PERSONNAGE

— Est-ce à moi que vous parlez, Monsieur ?

PREMIER PERSONNAGE

— Par Dieu ! Voyez-vous un autre Jean-foutre céans ?

SECOND PERSONNAGE

— Sûr Monsieur ! J'en vois un autre !

PREMIER PERSONNAGE

— Qui donc ?

SECOND PERSONNAGE

— Vous, Monsieur ! Vous, qui haranguez les passants et les traitez de tous les noms sans avoir été présenté.

PREMIER PERSONNAGE

— Ah ! Ça, Monsieur, vous le paierez fort cher !

SECOND PERSONNAGE

— Et en quelle monnaie ?

PREMIER PERSONNAGE

— La seule qui ait cours en tel cas : le sang !

SECOND PERSONNAGE

— Fort présomptueux ! Le vôtre ou le mien ?

PREMIER PERSONNAGE

— Un peu des deux, s'il le faut, mais je ferais payer chaque goutte du mien, d'une pinte du vôtre.

SECOND PERSONNAGE

— C'est donc bien une querelle que vous cherchez céans.

PREMIER PERSONNAGE

— Querelle dont vous fûtes à l'origine, dois-je vous le rappeler ?

SECOND PERSONNAGE

— Que nenni, Monsieur le Matamore ! S'il faut croiser le fer, nous le croiserons, mais au moins trouvez au moins un prétexte moins futile.

PREMIER PERSONNAGE

— Vous êtes un faquin, un Jean Foutre et un paltoquet.

SECOND PERSONNAGE

— Je ne vois là aucun motif qui vaille plus d'une gifle, puisque vous venez ainsi de vous décrire. N'avez-vous point en réserve quelques qualificatifs plus injurieux ? Que diriez-vous de « laquais prétentieux », de « pleutre infatué », de « petit bonhomme grincheux » ?

PREMIER PERSONNAGE

— Je vois que vous attachez peu d'importance à votre vie.

SECOND PERSONNAGE

— Autant que vous, sans doute ! D'où tenez-vous donc cet aplomb de vous croire meilleur bretteur que moi ?

PREMIER PERSONNAGE

— Croyez-vous avoir si belle allure ?

SECOND PERSONNAGE

— Allure n'est point qualité, loin s'en faut ! Ainsi, voyez-vous, la clarté de votre visage n'est pas en accord avec la noirceur de votre esprit.

PREMIER PERSONNAGE

— Alors que chez vous, votre face et votre âme vont de pair dans le sombre.

SECOND PERSONNAGE

— Brisons là, Monsieur, et vidons cette querelle qui n'a que trop duré.

PREMIER PERSONNAGE

— Ah ça, Monsieur ! Vous ne tremblez donc point ?

SECOND PERSONNAGE

— Pourquoi donc tremblerais-je ?

PREMIER PERSONNAGE

— Ne m'avez-vous point reconnu ?

SECOND PERSONNAGE

— Pourquoi le devrais-je ? Votre irritabilité et votre promptitude à chercher querelle seraient-elles donc légendaires ?

PREMIER PERSONNAGE

— Que nenni ! Mais mon épée, elle, est fameuse pour avoir balaféré tant de vilaines figures !

SECOND PERSONNAGE

— Ne me laissez point dans l'ignorance et dites-moi donc à qui j'ai affaire pour que je puisse prévenir vos parents de votre trépas !

PREMIER PERSONNAGE

— On me nomme Charles de Batz-Castelmore, Comte d'Artagnan !

SECOND PERSONNAGE

— Messire, je ne doute pas qu'un nom si ronflant fisse trembler les couards de votre trempe, mais pour moi il est d'une fatuité insane et d'une vacuité totale.

PREMIER PERSONNAGE

— Fort bien ! Insultez donc mon nom, mes ancêtres et mon honneur ! Le fil de mon épée n'en glissera que mieux au mitan de vos tripes !

SECOND PERSONNAGE

— Ne voudriez-vous pas, en retour, connaître mon nom ?

PREMIER PERSONNAGE

— À quoi bon, il serait bien temps de le lire sur votre épitaphe !

SECOND PERSONNAGE

— Je me nomme Hercule Savinien Cyrano de Bergerac...

PREMIER PERSONNAGE

— De Bergerac, Messire ! Gascon comme moi !

SECOND PERSONNAGE

— Dieu nous débarrasse de cette engeance ! Gascon, moi ! Mais j'en tomberais de honte sur-le-champ !

PREMIER PERSONNAGE

— Il est vrai qu'aucun Gascon n'arborerait une telle courge au milieu du visage !

SECOND PERSONNAGE

— Ça, Monsieur, c'est la goutte qui fait déborder le vase ! Vous voulez vider cette querelle ? Alors, faisons-le sur-le-champ !

PREMIER PERSONNAGE

— Suivez-moi, je connais un endroit discret où nous pourrons nous étripier benoîtement !

Acte II

[Bousculade]

PREMIER PERSONNAGE

— Oh, gonze ! Marche en France, pas sur les Français !

SECOND PERSONNAGE

— C'est à moi qu'tu causes ?

PREMIER PERSONNAGE

— Un peu, mon n'veu ! Tu vois un autre peigne-cul, dans l'coin ?

SECOND PERSONNAGE

— Pour sûr ! Y en a au moins deux !

PREMIER PERSONNAGE

— Raconte ?

SECOND PERSONNAGE

— Ben toi, Ducon ! Tu m'cherches et tu m'bonnis des charres sans t'annoncer !

PREMIER PERSONNAGE

— Ben continue ! Et tu vas t'en manger une !

SECOND PERSONNAGE

— Une quoi ?

PREMIER PERSONNAGE

— Une giroflée à cinq branches, pedzouille !

SECOND PERSONNAGE

— T'es v'nu tout seul ou t'as amené tes potes ?

PREMIER PERSONNAGE

— Toi, j'vais t'crever, loqdu ! Et d'une seule main !

SECOND PERSONNAGE

— Tu chercherais pas à m'faire de la peine, quand même ?

PREMIER PERSONNAGE

— Tu m'as charrié, alors, viens pas pleurer !

SECOND PERSONNAGE

— Qu'est-ce tu baves ! Si tu veux la castagne, dis au moins pourquoi !

PREMIER PERSONNAGE

— T'es mal foutu et t'as une tête de nœud !

SECOND PERSONNAGE

— Ouais, d'accord, j'te file une mandale pour redresser ta gueule si tu veux !
T'es vraiment trop tarte ! J'me castagne pas avec les raclures de bidet.

PREMIER PERSONNAGE

— T'as envie de crever, c'est ça ?

SECOND PERSONNAGE

— Ben ouais, comme toi ! T'as vraiment l'impression que tu peux m'faire la peau ?

PREMIER PERSONNAGE

— T'as vu comment t'es taillé ?

SECOND PERSONNAGE

— Les biscotos, ça suffit pas ! Faut aussi en avoir dans la tronche.

PREMIER PERSONNAGE

— C'est sûr que quand on voit la tienne, de tronche...

SECOND PERSONNAGE

— Bon ! On va pas passer le réveillon là-dessus. Amène-toi !

PREMIER PERSONNAGE

— Quoi ? T'as pas les foies ?

SECOND PERSONNAGE

— J'suis pas une fiotte !

PREMIER PERSONNAGE

— Tu sais pas à qui qu'tu causes !

SECOND PERSONNAGE

— Pourquoi ? Je devrais r'connaître ta tronche de cake ?

PREMIER PERSONNAGE

— Mais, tu connais pas Raoul ?

SECOND PERSONNAGE

— Je peux pas connaître tous les demi-sel du coin !

PREMIER PERSONNAGE

— Raoul le surineur, qu'on m'appelle ! Raoul la boutonnière, Raoul le fatal... Moi j'truicide pas... j'découpe...

SECOND PERSONNAGE

— Faites excuses, Monseigneur ! J'croyais que c'était Face de rat, ton blaze !

PREMIER PERSONNAGE

— Tu m'cherches ! T'as tort, Mec ! Tu vas voir ... ça fait bath les tripes dans l'caniveau !

SECOND PERSONNAGE

— Tu joues ta vie, Garçon ! Tu m'remets pas ?

PREMIER PERSONNAGE

— Le blaze, c'est pas important ! J'verrai bien ce qu'ils graveront sur la dalle !

SECOND PERSONNAGE

— Fernand de Montauban, ça t'dit quelque chose ?

PREMIER PERSONNAGE

— Montauban, Mec ? J'ai mes vieux qui crèchent par là !

SECOND PERSONNAGE

— Fais pas chier avec ton patelin pourri ! C'est juste rapport à la taule où j'ai crevé trois matons.

PREMIER PERSONNAGE

— Je m'disais aussi ! Dans le patelin d'mes vieux, y a pas de crevures !

SECOND PERSONNAGE

— Là, Mec, t'as signé ton arrêt de mort ! J'suis gentil, mais faut pas m'chercher !

PREMIER PERSONNAGE

— Ramène ta fraise ! J'connais un p'tit coin peinard où je vais te faire ta joie de vivre.

Acte III

[Bousculade]

PREMIER PERSONNAGE

— Eh, Dugland ! T'as rayé mon zonblou, là !

SECOND PERSONNAGE

— Plaît-il ? Est-ce à moi que...

PREMIER PERSONNAGE

— Ouais toi ! Tu vois un autre Glandu, dans l'coin ?

SECOND PERSONNAGE

— Pour sûr ! Nous sommes au moins deux !

PREMIER PERSONNAGE

— Qu'est-ce tu dis ?

SECOND PERSONNAGE

— Je pourrais être courroucé, moi-même, cher ami, et vous trouver fort discourtois.

PREMIER PERSONNAGE

— Fous d'ma gueule ! Et tu vas t'en manger un !

SECOND PERSONNAGE

— Un quoi ?

PREMIER PERSONNAGE

— Un coup de latte dans les glaouis, si t'en as !

SECOND PERSONNAGE

— Fi ! La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe...

PREMIER PERSONNAGE

— Mais je vais te crever, la tarlouze !

SECOND PERSONNAGE

— Me chercheriez-vous querelle ?

PREMIER PERSONNAGE

— J'veis te maraver, bouffon !

SECOND PERSONNAGE

— Pourrais-je au moins savoir ce qui me vaut vos invectives ?

PREMIER PERSONNAGE

— Qu'est-ce tu m'embrouilles, là, avec tes mots ?

SECOND PERSONNAGE

— Vous n'avez donc pas pris français en première langue ?

PREMIER PERSONNAGE

— Mais j’vais t’crever, moi !!

SECOND PERSONNAGE

— Croyez-vous sérieusement avoir le dessus ?

PREMIER PERSONNAGE

— *Fingers in the nose*, en plus !

SECOND PERSONNAGE

— Les muscles ne suffisent pas ! Il faut également une tête !

PREMIER PERSONNAGE

— Tu l’as vue, ta teuté ? Bouffon !

SECOND PERSONNAGE

— Soit ! Si vous voulez vous battre, finissons-en !

PREMIER PERSONNAGE

— Oh ! Tu flippes pas ?

SECOND PERSONNAGE

— Comme ça, on verra qui est le... l’homosexuel !

PREMIER PERSONNAGE

— Tu sais à qui tu causes ?

SECOND PERSONNAGE

— Peu me chaut !

PREMIER PERSONNAGE

— Kader ! Ça t'cause ? Kader le flippé... La tuerie de Jean-Jaurès ?

SECOND PERSONNAGE

— Je ne connais point toute la lie de la société...

PREMIER PERSONNAGE

— Kader le Dingue ! Tu regardes pas la télé, ou quoi ?

SECOND PERSONNAGE

— Devrais-je trembler en entendant votre nom ?

PREMIER PERSONNAGE

— Tu m'cherches ! Fais gaffe !!

SECOND PERSONNAGE

— Vous auriez dû lire votre horoscope ! Ou la rubrique des faits-divers...

PREMIER PERSONNAGE

— Pourquoi, toi aussi t'es célèbre ? T'as fait la Star Ac ?

SECOND PERSONNAGE

— Jean-Henri de Clairvaux, dit le Gentleman épingleur...

PREMIER PERSONNAGE

— La zonzon de Clairvaux ! Trop balèze ! Ça déchire grave !

SECOND PERSONNAGE

— Je ne vous permets pas ! Pour qui me prenez-vous ? Un repris de justice ? De Clairvaux, c'est mon nom et celui de mes illustres ancêtres ! Un nom qui a résonné sur tous les champs de bataille !

PREMIER PERSONNAGE

— Tu m'rassures ! Au gnouf, y a pas de tafioles !

SECOND PERSONNAGE

— Là, Jeune Homme, vous venez de dire la parole de trop ! Il est grand temps que l'on en finisse !

PREMIER PERSONNAGE

— OK *Man* ! On va se trouver un coin tranquille et je vais te bichonner...

[Coup de sifflet]

SECOND PERSONNAGE

— Pas aujourd'hui ! Monsieur le Dingue, vous êtes en état d'arrestation...

PREMIER PERSONNAGE

— Putain *Man* ! J'le crois pas ! T'es un putain d'keuf ?

C'était : « Rencontres de 3 types »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

PREMIER PERSONNAGE : Sylvain Asselot

SECOND PERSONNAGE : Charles Ancé

DIRECT ANTENNE

JUIN 2013

Bonjour mes amis ! C'est Rémy de Bores, au micro de RCN 90.7... Vous écoutez le son de la différence !

Je suis très heureux de vous retrouver nombreux à l'écoute des trois coups, la seule émission qui programme des pièces radiophoniques comme au temps de la TSF...

Pour cette dixième édition, j'ai adapté...

— Ah ! Excusez-moi... Les aléas du direct...

Oui, Luca...

LUCA (avec écho)

— J'ai une dame pour toi sur la ligne Direct antenne !

RÉMY (pro)

— Chers amis, la ligne Direct Antenne, c'est cet instrument merveilleux qui nous permet de dialoguer avec les invités qui ne peuvent se rendre dans notre studio... et aussi de vous écouter, chers auditeurs de RCN, lorsque vous avez des choses à nous dire...

[Pause]

RÉMY (étonné)

— Elle t’a dit ce qu’elle voulait ?

LUCA (avec écho)

— Elle a une déclaration importante à faire.

RÉMY (pro)

— Bon ! Allons-y !

[Pause]

RÉMY (pro)

— Madame ! Vous pouvez parler. Vous êtes en direct sur RCN 90.7 !
Nous vous écoutons.

L’AUDITRICE (tout excitée)

— Bonjour ! Je m’appelle Ariane et j’ai de très graves révélations à faire...

RÉMY (pro)

— Doucement... doucement... nous avons tout notre temps ! Reprenez votre souffle ! Nous sommes tout ouïs !

L’AUDITRICE (à peine plus calme)

— Bonjour ! Comme je vous l’ai dit, je m’appelle Ariane et j’ai...

RÉMY (souriant)

— ... de très graves révélations à faire à nos auditeurs, c'est ça ?

L'AUDITRICE (surprise)

— Oui, oui ! C'est ça ! C'est tout à fait ça ! Des révélations inouïes ! Il faut absolument que tout le monde soit au courant...

RÉMY (fier)

— Et vous avez choisi Radio Caraïb Nancy pour le faire... Et nous vous en remercions !

L'AUDITRICE (un peu agacée)

— Oui oui ! Radio Caraïb, c'est ça !

RÉMY (curieux)

— Et cette révélation ?

L'AUDITRICE (illuminée)

— C'est tellement extraordinaire ! Tellement merveilleux ! Je ne sais pas par où commencer !

RÉMY (ironique)

— Euh... par le début...

L'AUDITRICE (pragmatique)

— Vous avez raison, c'est par là que j'aurais dû commencer ! Par le début !

RÉMY (pro)

— Les auditeurs de RCN vous écoutent...

L'AUDITRICE (excitée)

— Voilà ! Ça a commencé ce matin... vers 6 heures et demie... un peu avant que je me lève...

RÉMY (attentif)

— Mouiii !

L'AUDITRICE (transcendée)

— Tous les matins, je me réveille vers 6 heures, mais j'attends toujours avant de me lever... J'écoute la radio...

RÉMY (pro)

— Ah oui ! Vous écoutez Atmosphère ! La merveilleuse émission d'Arielle Cristoflau...

L'AUDITRICE (contrariante)

— Euh non ! J'écoute les infos sur...

RÉMY (pro)

— Stop ! Je ne veux pas le savoir ! Mais permettez-moi de vous dire que vous avez tort. Demain, écoutez Atmosphère de 6 heures à 7 heures ! Vous ne le regretterez pas !

L'AUDITRICE (soumise)

— Oui ! Je l'écouterai ! Mais j'aime bien les infos... savoir ce qui se passe, le temps qu'il va faire...

RÉMY (pro)

— Certes ! Mais ça ne vaut pas l'émission d'Arielle... n'est-ce pas, chers auditeurs de RCN... Radio Caraïb Nancy... 90.7 FM... Mais je vous ai coupée dans votre élan, chère Ariane...

L'AUDITRICE (désorientée)

— Oui... merci...

RÉMY (narratif)

— Donc... ce matin... à 6 H 30... vous étiez dans votre lit...

L'AUDITRICE (enthousiaste)

— Oui, oui ! C'est ça ! J'étais dans mon lit et il était 6 H 30, peut-être 7 heures moins vingt, je ne sais plus...

RÉMY (attentif)

— Mouiii !

L'AUDITRICE (narrative)

— C'est à ce moment-là que je l'ai entendu !

[Pause]

RÉMY (intrigué)

— Que vous avez entendu quoi ?

L'AUDITRICE (transcendée)

— Que j'ai entendu les voix !

RÉMY (ironique)

— Ouais ! C'est fréquent en Lorraine ! Il y a eu au moins un cas célèbre, d'ailleurs... C'était il y a quelque temps, mais... Que disaient ces voix ?

L'AUDITRICE (transcendée)

— C'était des voix merveilleuses... des voix d'ange...

RÉMY (très sérieux)

— Oui ! Ça se précise ! Dites-moi, chère Ariane, ne seriez-vous point bergère, par hasard ?

L'AUDITRICE (étonnée)

— Ah non ! Pas du tout ! Je suis comptable... Mais... maintenant que vous en parlez... ma tante Françoise élevait des chèvres, dans le temps...

RÉMY (pragmatique)

— Ceci explique peut-être cela !

L'AUDITRICE (sur le même ton)

— C'est bien possible...

RÉMY (ironique)

— Et cette voix vous ordonnait de bouter les Anglois hors de France...

L'AUDITRICE (étonnée)

— Non, non ! Pas du tout !

RÉMY (ironique)

— Ah ! Donc, ce n'est pas la même histoire...

L'AUDITRICE (apeurée)

— Quelle histoire ? Je ne comprends pas...

RÉMY (déçu)

— C'est rien ! Continuez votre récit... Vous avez entendu des voix...

L'AUDITRICE (illuminée)

— Oui, des voix d'anges...

RÉMY (précis)

— Ils étaient donc plusieurs... des hommes, des femmes...

L'AUDITRICE (illuminée)

— Des anges ! Je ne sais pas s'ils étaient hommes ou femmes... Ils ne parlaient pas vraiment... mais ils s'adressaient à moi... dans ma tête...

RÉMY (amusé)

— Oui ! C'est bien dans la manière des anges, ça... et que disaient-ils ?

L'AUDITRICE (ravie)

— Ils m'ont ordonné de me lever et de me rendre sur la place du village...

RÉMY (hilare)

— La place de Domrémy ?

L'AUDITRICE (étonnée)

— Ah non ! Pas du tout ! J'habite à Haroué...

RÉMY (pragmatique)

— Je ne suis pas tombé loin ! Donc... vous vous êtes rendue sur la place d'Haroué...

L'AUDITRICE (habitée)

— Oui... mais le problème... c'est que des places, à Haroué, il y en a deux : devant la mairie et devant le château... alors... je ne savais pas où aller...

RÉMY (moqueur)

— Ça ! C'est le problème avec les anges... ils manquent de précision... Ensuite ?

L'AUDITRICE (pratique)

— Je suis d'abord allée devant la mairie... c'est le plus près de chez moi... mais il n'y avait personne...

RÉMY (pragmatique)

— C'est sûr ! À sept heures du matin... à la campagne...

L'AUDITRICE (ignorant l'interruption)

— Alors, j'ai couru jusqu'à la place des Landres...

RÉMY (en attente)

— Et là ?

L'AUDITRICE (désolée)

— Et là... rien non plus !

RÉMY (amusé)

— Et, bien entendu... vous n'aviez pas noté le numéro de téléphone des anges...

L'AUDITRICE (déçue)

— Ben non ! D'ailleurs... je ne sais pas s'ils ont... le téléphone...

RÉMY (pro)

— Alors, qu'avez-vous fait ?

L'AUDITRICE (abattue)

— Je me suis assise sur un banc, en face de l'église... et j'ai attendu...

RÉMY (admiratif)

— Excellente idée ! L'église ! C'est un peu le central téléphonique des anges...

L'AUDITRICE (dépassée)

— C'est possible...

RÉMY (intéressé)

— Et ils vous ont appelée ?

L'AUDITRICE (atone)

— Non ! Pas à ce moment-là ! J'ai attendu un bon moment... J'avais froid...

RÉMY (prévenant)

— C'est sûr... en pyjama...

L'AUDITRICE (neutre)

— Non, quand même ! J'avais mis un pantalon et mon manteau... et puis, il ne pleuvait plus...

RÉMY (amusé)

— C'est heureux pour vous... parce que schizo et enrhumée...

L'AUDITRICE (éclairée)

— Au bout d'un moment, je suis rentrée chez moi et...

RÉMY (attentif)

— Et...

L'AUDITRICE (illuminée)

— Et là... de nouveau les anges m'ont parlé...

RÉMY (excessif)

— Ah ! Enfin ! Alléluia ! Et qu'ont-elles dit, ces merveilleuses voix divines ?

L'AUDITRICE (ravie)

— Elles m'ont demandé d'aller sur la place du village...

RÉMY (déçu)

— Encore !

L'AUDITRICE (olympienne)

— Et d'apporter à tous leur parole...

RÉMY (attentif)

— Mouii ! Nous attendons tous... nous sommes suspendus à vos lèvres...

[Pause]

RÉMY (impatient)

— Ne nous faites pas languir... Qu'ont-ils dit... ces anges ?

L'AUDITRICE (pragmatique)

— Je vois bien que vous vous moquez de moi...

RÉMY (contrit)

— Mais non ! Pas du tout, voyons... au contraire ! Je suis persuadé que tous les auditeurs de Radio Caraïb Nancy sont suspendus à leur transistor et attendent avec impatience les grandes révélations que vous détenez...

L'AUDITRICE (dans un sanglot)

— Vous mentez, je le sais... depuis le début, vous vous moquez de moi...

RÉMY (presque sincère)

— Mais non, chère Ariane... Vous me jugez très mal... je suis comme ça : un trublion, un farfadet... Ce n'est pas de la moquerie... c'est juste un ton...

L'AUDITRICE (attentive)

— Vous me jurez... sur ce que vous avez de plus cher...

RÉMY

— Je vous le jure... sur la tête de la directrice d'antenne... Je ne peux pas aller au-delà...

L'AUDITRICE (déçue)

— Vous voyez bien... vous vous moquez encore...

RÉMY

— Non ! Je vous assure... Allez, ne laissez pas les auditeurs dans cet état... Même si vous me tenez en piètre estime, vous devez la vérité aux auditeurs de RCN...

L'AUDITRICE (pragmatique)

— D'accord ! Mais attention... à la moindre moquerie...

RÉMY (net)

— Promis, juré, craché ! Zut !

L'AUDITRICE (soucieuse)

— Vous avez vraiment craché ?

RÉMY (contrit)

— Oui ! Je le crains !

[Pause]

L'AUDITRICE (nette)

— Donc, les voix m'ont demandé de me rendre sur la place... pour annoncer une grande et merveilleuse nouvelle...

RÉMY (incorrigible)

— L'été va être beau et sec ! Oh, excusez-moi... c'était plus fort que moi !

[Silence gêné]

RÉMY (pro)

— Allez-y ! Promis, je ne vous couperai plus la parole !

L'AUDITRICE (outrée)

— Ça, vous l'avez déjà dit ! Je me demande pourquoi je me suis adressée à vous...

RÉMY (intéressé)

— C'est vrai, ça ! Pourquoi ? Pourquoi cette émission ?

L'AUDITRICE (didactique)

— Parce que votre émission est précisément celle qui convient à ma révélation !

RÉMY (intrigué)

— Alors là, je me tais ! Je suis tout ouï !

L'AUDITRICE (martelant les mots)

— La vie est une pièce de théâtre ! Le monde n'existe pas ! Nous sommes des acteurs d'un film écrit par le Grand Auteur, lui-même...

[Silence]

RÉMY (interrogatif)

— C'est ça, la révélation ?

L'AUDITRICE (nette)

— Oui ! Parfaitement ! Vous comprenez l'importance de ce message ?

RÉMY (évasif)

— Philosophiquement, oui ! Mais l'implication théosophique me gêne un peu ! Depuis Einstein, on sait que Dieu ne joue pas aux dés, mais découvrir qu'il écrit des pièces de théâtre pour occuper les humains...

L'AUDITRICE (éclairée)

— Vous comprenez donc que le Grand Auteur nous a créés seulement pour nous faire jouer dans son scénario...

RÉMY (inquiet)

— Évidemment, vu comme ça... le libre arbitre s'écroule... battu à plates coutures par le déterminisme ! Et quel déterminisme !

L'AUDITRICE (illuminée)

— Mais oui ! Justement ! Nous sommes juste des marionnettes ! Le bien, le mal, le droit, les valeurs, les joies, les peines... rien n'est vrai ! Rien n'existe dans ce monde ! Tout n'est qu'illusion, tout n'est que manipulation !

RÉMY (admiratif)

— Là, chapeau ! Quand vous entendez des voix, c'est directement celle du scénariste et du metteur en scène... J'en perds mes moyens ! Je ne sais plus quoi dire !

L'AUDITRICE (soulagée)

— Je suis fière d'avoir enfin le dernier mot !

RÉMY (piqué au vif)

— Ne vous réjouissez pas trop, belle dame, il me reste encore le Principe d'Incertitude et la Théorie du Chaos pour contrer vos assertions... et fort heureusement l'Existentialisme...

L'AUDITRICE (outrée)

— Mécréant ! Douteriez-vous de l'existence du Grand Auteur ?

RÉMY (réjoui)

— Jusqu'à présent, il n'a écrit que de mauvaises pièces, alors peu importe qu'il existe ou non... vous ne pensez pas ?

L'AUDITRICE (claironnante)

— C'est lui qui vous dicte ces répliques et vous n'y pouvez rien !

RÉMY (pernicieux)

— L'être humain forme l'essence de la vie par ses propres actions. Rien ne peut lui être dicté, rien n'est prédéterminé. Nous sommes chacun un être unique, maître de nos actes et de notre destin et également des valeurs que l'on choisit d'adopter. Voilà ce que je crois !

L'AUDITRICE (sournoise)

— Et si j'avais raison ? Et si mes voix avaient raison ?

RÉMY (habité)

— Ah ! Si vous aviez raison ! Nous serions bien à plaindre ! L'humanité serait bien à plaindre ! Car, voyez-vous, chère Ariane, si vos voix avaient raison, ça voudrait dire que votre dramaturge est non seulement un bien piètre auteur, mais qu'en plus il est bien sadique et bien inconséquent et que de surcroît il un mauvais fond et une âme bien noire... Alors,

croyez-moi, un tel auteur, même grand, ne devrait pas exister. N'oubliez pas, même si les aléas de la vie nous façonnent, ce sont nos choix qui nous définissent !

[Sonnerie de téléphone Occupé]

LUCA (avec écho)

— Elle a raccroché !

RÉMY (sentencieux)

— Quel dommage ! J'aurais bien poursuivi cette intéressante conversation ! Hélas ! La vérité est parfois dure à entendre ! D'ailleurs, qui peut prétendre détenir la vérité ?

[Pause]

RÉMY (pro)

— Vas-y Luca... envoie le générique !

C'était : « Direct antenne »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LUCA CHINDAMO : Lui-même

RÉMY DE BORES : Lui-même

L'AUDITRICE : Ariane Perdigal

Le scénario, les dialogues et les musiques additionnelles étaient de votre serviteur.

Bruitage, mixage et mise en boîte : Luca CHINDAMO

C'est une coproduction RCN et NÉREÏAH Éditions.

Et voilà ! Vous pouvez retourner au boulot... C'est fini pour cette année !

Je vous souhaite une bonne lecture et je vous donne rendez-vous, si tout va bien, l'an prochain, même date, même maison d'édition, pour une nouvelle saison des trois coups !

UN IMMENSE MERCI :

À mes complices :

Arielle Cristoflau, fille de salle, fille de joie et curieux spectre,
Christine Leninger, la belle voix,
Maryse Colin, parfois pensionnaire et parfois nonne,
Aurore Thiébaud et Zahia Bridon, brèves apparitions,
Suzy Le Blanc, la pochetronne d'occasion,
Anne Mangeot, l'aveugle égarée,
Ariane Perdigal, qui tient si bien les rôles de folle,
Yves Issartier, flic et pauvre type,
Charles Ancé, ripoux et curé pervers,
Jean-Marc Harmand, le gentleman dépravé,
Daniel Conrad, homo et gay de l'être,
Sylvain Asselot, la verve de Léonard et la gouaille de Kader,

et à mes maîtres :

Michel Audiard, qui tartine à jamais en buvant du jus de pommes, dans la cuisine des Tontons Flingueurs,
Pierre Dac, dont je ferai bouillir éternellement l'Os à Moelle.

TABLE DES MATIÈRES

LES COUSINS	9
LE TRAIN DE 6 H 53	33
POT DE DÉPART	53
LE DIALOGUE DES CARMÉLITRES	77
CRISE DE FOI	97
MARIAGE PAS GAI	111
SPÉCIAL RENAISSANCE	129
GARDE À VUE	145
RENCONTRES DE 3 TYPES	169
DIRECT ANTENNE	187
UN IMMENSE MERCI :	206

À DÉCOUVRIR ÉGALEMENT :

LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC — 2006)
LIZY LA DAME DE MONTMARTRE (SUZY LE BLANC — 2007)
L'AMOUR ENVERS (SUZY LE BLANC — 2007)
NÉREÏAH (RÉMY DE BORES — 2008)
MEURTRE À HAROUÉ (RÉMY DE BORES — 2009)
2047 LES LARMES DES ANGES (RÉMY DE BORES — 2010)
PETITS BONHEURS EN CHEMIN (SUZY LE BLANC — 2010)
AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE... (RÉMY & ELVIRE DE BORES — 2010)
PARANOSCOPIE (RÉMY DE BORES — 2011)
LES PRISONNIERS DU BURREN (GÉRARD COPPENS — 2012)
CLANDESTINE (JEAN-PIERRE VANÇON - 2012)
LA DISPARUE DE PALENQUE (GÉRARD COPPENS — 2012)
MEURTRE AU HOHNECK (RÉMY DE BORES — 2012)
LA VEUVE ET LE RAT DE KARNI MATA (GÉRARD COPPENS — 2013)
PLAISIRS DE DAMES (RÉMY DE BORES — 2013)
LE SANG DES POMMES (CHARLES ANCÉ — 2013)
L'ÉVEIL DES SOLDATS D'ARGILE (GÉRARD COPPENS — 2013)
LE 4X4 AU BOUT DE LA RUE (GÉRARD COPPENS — 2013)
L'OISEAU DE PASSAGE (ARIANE PERDIGAL — 2014)

- 0 -

SUIVEZ L'ACTUALITÉ DE NÉREÏAH ÉDITIONS SUR :

www.nereiah.com

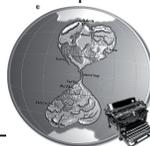
CORRECTION :
DES MOTS PASSANTS...
desmotspassants.unblog.fr

—
COMPOSITION & MISE EN PAGE :
RdB-com
www.rdb-com.eu/rdbcom

—
ACHEVÉ D'IMPRIMER :
en décembre 2013
sur les presses de SOBOOK
www.sobook.fr

—
POUR :
NÉREÏAH ÉDITIONS
À HAROUÉ
www.nereiah.com

—
DÉPÔT LÉGAL :
1^{er} TRIMESTRE 2014



NÉREÏAH Éditions
...et la machine à écrire
devient machine à rêver...